

Antoine Joseph Pernety

Dissertation Sur L'Amérique Et Les Americains, Contre Les Recherches Philosophiques De Mr. De P.

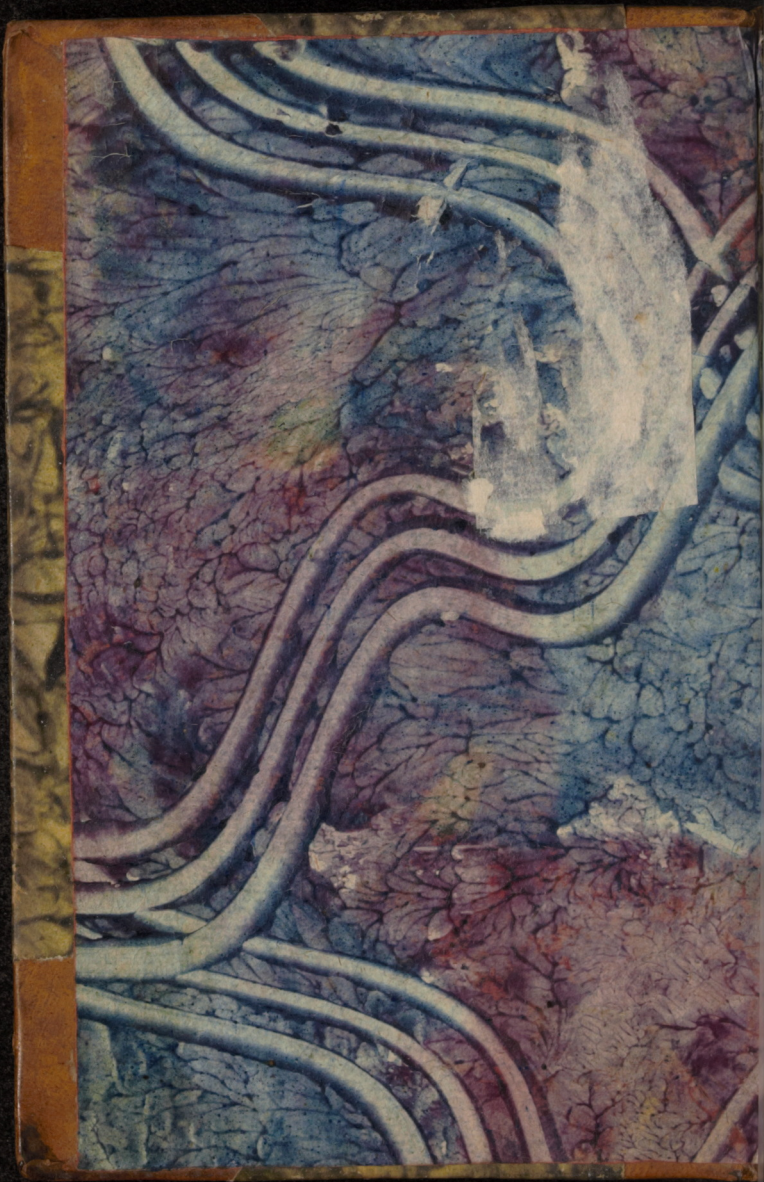
Berlin: Chez G. J. Decker, [1770?]

<http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1698920938>

Druck Freier  Zugang







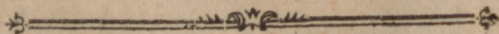
af-3233.



60, 8.

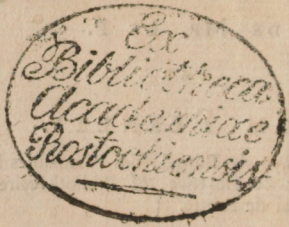
DISSERTATION
SUR
L'AMÉRIQUE
ET
LES AMÉRICAINS,
CONTRE LES
RÉCHERCHES PHILOSOPHIQUES
DE MR. DE P.
PAR
DOM PERNETY.

Abbé de l'Abbaye de Bürgel, des Académies Royales
de Prusse & de Florence, & Bibliothécaire de Sa
Majesté le Roi de Prusse.



A BERLIN,
CHEZ G. J. DECKER, IMPRIMEUR DU ROI.

DE L'ÉTAT DE LA
LITTÉRATURE
ET
DES SCIENCES
AMÉRICAINES
PAR
M. DE LA HARPE
RECHERCHES PHILOSOPHIQUES



PAR
M. DE LA HARPE
Chevalier de l'Ordre de Saint-Louis



PRÉFACE.

On m'avoit donné une grande idée de l'Ouvrage de Mr. de P. qui a pour titre: *Récherches philosophiques sur les Américains.* Je me le procurai;

*

je le lus une premiere fois
avec précipitation, & j'y
trouvai bien des recherches,
beaucoup de réflexions très-
sensées, mais aussi beaucoup
d'affertions très hazardées,
pour ne rien dire de plus,
avancées en même tems avec
un ton affirmatif, un style
vif, & une confiance qui
devoient en imposer aux
Lecteurs peu au fait des ma-
tieres qu'il traite. Je relus
cet Ouvrage avec attention,
& je me confirmai dans ma
premiere idée. Je reconnus

que Mr. de P. ou connoit
peu l'Amérique & ce qu'elle
contient, ou que, pour ap-
puyer l'opinion d'un Au-
teur, qu'il avoit adoptée,
sans une connoissance de
cause, assez fondée, il s'é-
toit fait un devoir de décrier
tout le nouveau Monde &
ses productions. J'avois lu
& relu quantité de relations
de l'Amérique; j'avois vû
de mes propres yeux la plû-
part des choses, qui y sont
rapportées. Étonné de les
voir contredites, pou tra-

vesties par Mr. de P. je
me contentai de faire quel-
ques notes sur les endroits
les moins exacts. Mon
dessein étoit de les commu-
niquer à Mr. de Franche-
ville, pour les inférer dans
sa Gazette littéraire. Ces
Notes m'ayant ensuite paru
trop nombreuses pour en
faire l'usage que je m'étois
proposé, je leur donnai un
certain ordre, & je crus
pouvoir en composer une
Dissertation où l'Amérique
& ce qu'elle contient se-

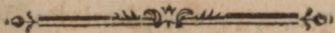
roient appréciés à leur juste valeur. J'en lus la première partie à l'assemblée de l'Académie du 7. de Septembre dernier, & j'eus la satisfaction de voir qu'on n'y désapprouvoit pas le parti que j'avois pris de réfuter l'Ouvrage de Mr. de P., qui auroit pu induire le public en erreur à cet égard. La vérité me fera toujours chere; elle doit l'être à Mr. de P. & l'emporter sur tout autre motif. J'espere que

Mr. de P. la reconnoitra
dans ma Differtation, &
qu'il n'employera que pour
elle ses talens, qui mé-
ritent des éloges.





DISSERTATION
SUR L'AMÉRIQUE,
ET
LES NATURELS DE CETTE PARTIE
DU MONDE.



onsieur de P. vient de
mettre au jour un Ou-
vrage sous ce titre, *Re-
cherches philosophiques
sur les Américains*. Il
s'efforce d'y donner l'idée la plus
désavantageuse du nouveau Monde &
de ses habitans. Le ton affirmatif &

A

décidé avec lequel il propose & résoud ses questions; le ton d'affurance avec lequel il parle du fol & des productions de l'Amérique, de sa température, de la constitution corporelle & spirituelle de ses habitans, de leurs mœurs & de leurs usages, enfin des animaux; pourroient faire croire qu'il a voyagé dans tous les pays de cette vaste étendue de la terre; qu'il à vécu assez longtems avec tous les peuples qui l'habitent. On seroit tenté de soupçonner, que, parmi les Voyageurs, qui y ont fait de longs séjours, les uns nous ont conté des fables, ont travesti la vérité par imbécillité, ou l'ont violé par malice. (a) Les autres étourdis par le vertige de leur enthousiasme, ont si mal vû les choses, qu'ils auroient dû, par respect pour la raison, s'abstenir de les décrire. Il est facheux pour nous qu'ils n'ayent pas eu le ref-

(a) Discours Préliminaire.

peut pour la vérité, & les yeux de Mr. de P.

L'Amérique, dit cet Auteur dans son Discours Préliminaire, l'Amérique plus que tout autre pays, offre des phénomènes singuliers & nombreux; mais ils ont été si mal observés, plus mal décrits, & si confusément assemblés, qu'ils ne forment qu'un cahos effroyable. Il a fallu s'armer d'opiniâtreté pour se frayer une route au travers des contradictions vicieuses des Voyageurs, à qui les extravagances ont moins coûté qu'au reste des hommes.

Le nouveau Monde est, suivant Mr. de P. (b) une terre absolument ingrate, & comme en horreur à la Nature. Entre les végétaux exotiques importés en Amérique, les arbres à Noyaux, comme les Amandiers, les Pruniers, les Cérifiers, les Noyers, y

(b) Tom. I. p. 14.

ont foiblement prospéré & presque pas du tout. Les Pêchers & les Abricotiers n'ont fructifié qu'à l'Île de Juan Fernandez: ils ont dégénéré ailleurs; notre seigle & notre froment n'ont pris que dans quelques parties du Nord. Le Climat de l'Amérique étoit au moment de sa découverte, très contraire à la plûpart des animaux quadrupèdes, & surtout pernicieux aux hommes abrutis, énérvés & viciés dans toutes les parties de leur organisme d'une force étonnante. La terre ou hérillée de montagnes en pic, ou couverte de forêts & de marécages, offroit l'aspect d'un désert stérile & immense. Les premiers aventuriers qui y firent des établissemens, eurent tous à esfuyer les horreurs de la famine, ou les derniers maux de la difette. Dans les parties méridionales, & dans la plûpart des Îles de l'Amérique, la terre étoit couverte d'eaux corrom-

pues, malfaisantes, & même mortelles.

Ce terrain fétide & marécageux faisoit végéter plus d'arbres vénimeux qu'il n'en croît dans les trois autres parties de notre Globe - - la surface de la terre frappée de putréfaction y étoit inondée de Lézards, de Couleuvres, de Serpens, de Reptiles & d'Insectes monstrueux par leur grandeur & l'activité de leur poison. Enfin un abatardissement général avoit atteint, dans cette partie du monde, tous les quadrupèdes, jusqu'aux premiers principes de l'existence de la génération. (b) C'est sans doute un spectacle grand & terrible, ajoute Mr. de P. de voir que la Nature aît tout donné à notre continent pour l'ôter à l'autre, & que dans ce dernier tout y soit dégénéré ou monstrueux. Un sol aride dans ses montagnes, marécageux dans

(c) Tom. I. p. 9.

A 3

ses plaines, stérile par sa Nature dans toute sa surface, trompant toujours l'espérance de ses cultivateurs les plus laborieux. Tout jusqu'aux hommes & aux animaux conduits de l'ancien Monde dans le nouveau, a effuyé sans exception (d) une altération sensible, soit dans leurs forces, soit dans leur instinct. Comme les végétaux, ils y sont venus tout rabougris; leur taille s'est dégradée, (e) & par un contraste singulier, les Ours, les Tigres, les Lions Américains sont entièrement abatardis, petits, pusillanimes & moins dangereux mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique.

C'est principalement au climat de l'Amérique que l'on doit attribuer les causes qui ont vicié leurs qualités essentielles, & fait dégénérer la nature

(d) Tom. I. p. 13. Tom. II. p. 164.

(e) Tom. I. p. 8.

humaine. (f) Il résulte des expériences faites sur les Créoles, qu'ils donnent dans leurs tendre jeunesse, ainsi que les Américains quelques marques de pénétration, qui s'éteint au sortir de l'adolescence: ils deviennent hébétés, nonchalans, inappliqués, & n'atteignent à la perfection d'aucune science, ni d'aucun art. Aussi dit-on par forme de proverbe, qu'ils sont déjà aveugles, quand les autres hommes commencent à voir.

Nous n'avons considéré jusqu'à présent, (g) continue cet Auteur, les peuples de l'Amérique, que du côté de leurs facultés physiques, qui étant essentiellement viciées, avoient entraîné la perte des facultés morales. La dégénération avoit atteint leurs sens, & leurs organes; leur ame avoit

(f) Tom. II. p. 186.

(g) Tom. I. p. 153.

perdu à proportion de leur corps. La Nature ayant tout ôté à un Hémisphère de ce Globe, pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a encore pu faire des hommes.

Une insensibilité stupide fait le fond du caractère de tous les Américains; leur paresse les empêche d'être attentifs aux instructions; aucune passion n'a assez de pouvoir pour ébranler leur ame, & l'élever au dessus d'elle-même. Supérieurs aux animaux, parcequ'ils ont l'usage des mains & de la langue, ils sont réellement inférieurs au moindre des Européens: privés à la fois d'intelligence & de perfectibilité, ils n'obéissent qu'aux impulsions de leur instinct: aucun motif de gloire ne peut pénétrer dans leur cœur: leur lâcheté impardonnable les retient dans l'esclavage, où elle les a plongés, ou dans la vie sauvage, dont ils n'ont pas

le courage de fortir - - - les vrais Indiens occidentaux n'enchainent point leurs idées: ils ne méditent point & manquent de mémoire. (h)

Si nous avons dépeint les Américains, dit encore Mr. de P., comme une race d'hommes, qui ont tous les défauts des enfans, comme une espèce dégénérée du genre humain, lâche, impuissante, sans force physique, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit; quelque révoltante & hideuse que soit cette image, nous n'avons rien donné à l'imagination en faisant ce portrait (i) qui surprendra par sa nouveauté, parceque l'histoire de l'homme naturel a été plus négligée qu'on ne pense. Enfin l'Amérique est aux yeux de Mr. de P. une terre que la Nature semble avoir faite dans sa colère; pour laquelle elle n'a que des entrailles de Marâtre, &

(h) Tom. I. p. 154.

(i) Discours Préliminaire.

sur laquelle elle a versé avec complaisance tous les maux, toutes les amertumes de la boîte de Pandore, sans y laisser échapper la moindre portion des biens qu'elle renfermoit.

Tel est l'esquisse du portrait de l'Amérique & de ses habitans que Mr. de P. nous présente. Il a puisé ses couleurs, dit-il, autant qu'il a été possible, dans les Auteurs contemporains de la découverte du nouveau Monde, qui ont pu le voir avant qu'il eut été entièrement bouleversé par la cruauté, l'avarice & l'insatiabilité des Européens.

A ce portrait, où l'on croiroit aisément que le peintre a trempé son pinceau dans l'humeur noire de la mélancolie & délayé ses couleurs dans le fiel de l'envie; dont tous les traits semblent avoir été placés & conduits, non par la philosophie qu'il annonce avoir présidé à son ouvrage, mais par

un amour propre offensé, par un parti pris d'humilier la nature humaine; me feroit-il permis, Messieurs, de vous en présenter un des mêmes objets, qui pour être plus riant & plus flatteur, n'en fera pas moins ressemblant.

Si Mr. de P. avoit voyagé en Amérique, & l'eût parcourue en personne, il l'auroit vraisemblablement considérée & observée avec d'autres yeux. Il n'auroit pas fait son livre; a moins que ce ne fut un parti pris de déguiser le vrai, de le trahir quelquefois, & de le contredire partout où il le trouveroit. Oseroit-on faire ce reproche à Mr. de P.? à lui, dont l'Ouvrage paroît-être le fruit de tant de veilles, de lectures & de reflexions? non, je n'oserois le penser; mais ne pourroit-on pas le soupçonner d'avoir fait beaucoup de lectures trop précipitées, d'avoir lû & vû les choses avec des yeux mal prévenus, mal affectés;

de n'avoir extrait & ramassé que ce qu'il a trouvé de propre à étayer une hypothèse enfantée par une imagination un peu trop enivrée de tendresse pour notre Hémisphère & pour ses habitans. Il ne doit pas se croire assez privilégié pour être exempt des préjugés de l'éducation, qui présentent tant d'obstacles à la vraie philosophie. La prévention croît avec l'âge; l'éducation nous inspire des erreurs; elle nous donne des goûts, qui se fortifient de plus en plus; nous nous habituons à des usages; ils nous plaisent, & influent tellement sur notre façon de voir & de penser, que nous croyons voir par les yeux de la philosophie, lorsque nous ne voyons que par ceux de l'éducation: nous ne trouvons bons & beaux les usages des autres pays, que quand ils ont au moins quelque conformité avec les nôtres. Le pain, le vin, nos mœurs & leurs apprêts sont de

fi bonnes choses! n'est-ce pas être imbécile, stupide que de s'en tenir à la cassave, au chica, à des fruits, à des patates, à des chairs d'animaux, & de poissons boucannés? Nous faisons parler ainsi notre éducation sous le nom de la philosophie. Cependant à considérer notre Hémisphère, ou tout ce que renferme ce que nous appellons l'ancien Monde, avec des yeux vraiment philosophiques Mr. de P. y auroit vû que la Nature n'a pas tout ôté à l'Amérique pour le donner à notre continent. Il auroit vû dans celui-ci des Lapons, des Samoyedes, des Tartares, occupés de la chasse des animaux pour trouver leur nourriture & leurs yêtemens; un climat livré au froid le plus vif & le plus vigoureux, où les fruits ni les grains, ni les arbres mêmes ne peuvent germer; où les hommes mille fois plus misérables, à notre façon de penser, que ne le

font les trois quart & demi des peuples de l'Amérique, n'offrent à nos yeux que le spectacle effrayant d'une terre maudite, & la nature humaine ainfi que l'animale absolument dégradée. D'un autre côté les déserts fabloneux & brulans de l'Afrique, ce fourneau où les hommes énervés semblent être par leur couleur, la victime & la proye du feu que la Nature y entretient toujours allumé.

Si je confidère nos climats tempérés j'y trouve des montagnes arides, toujours ou brulées par les rayons du soleil, ou livrées à la fureur des froids aquilons; leurs sommets menacer le ciel, & se plaindre de n'avoir pas encore vû leurs têtes altières débarassées de l'immense fardeau des glaces & des neiges qui les couvrent.

J'y vois à la vérité des plaines riantes & agréables, où le doux murmure des ruisseaux s'unit au chant ra-

vissant des oiseaux pour flatter notre ouïe, pendant que notre odorat est charmé & nos yeux enchantés d'y voir ces plaines émaillées de fleurs, couvertes de grains, d'arbres fruitiers, & de troupeaux. Mais que produiroient-elles d'elles-mêmes? des ronces & des épines, quelques fruits agrestes, dont la faveur révoltante les feroit abandonner à des animaux, qui les dédaigneroient. Sont ce là ces pays de l'Amérique exposés sous les mêmes parallèles que les nôtres, ces pays où les fleurs les plus suaves naissent sans cesse sous vos pas, & où les fruits les plus excellens, croissent dans la plus grande abondance, & sans culture?

Quel privilege a donc notre continent sur celui de l'Amérique? celui d'être habité par des hommes condamnés à un travail sans relâche; obligés pour satisfaire leurs besoins les plus pressans, de manger le pain même le

moins ragoutant, d'arroser sans cesse de leur sueur & de leurs pleurs cette terre, le jouet d'un climat inconstant, cette terre qui ne trompe que trop souvent leurs espérances, & dont la beauté riante est l'effet non d'une nature empressée, comme en Amérique de satisfaire les désirs de ses enfans; mais d'une nature forcée de rire d'une grimace convulsive, dont notre orgueil & notre amour propre ont sçu nous apprendre à nous contenter, qui plus est, à la trouver belle.

Ce ne sont pas ces hommes vêtus d'or & de pourpre, dont l'indolence mollement étendue sur le duvet, narque les injures de l'air sous des lambris d'or & d'azur; qui n'ouvrent les yeux que pour être éblouis par l'éclat du luxe dont ils sont environnés, & ne tendent les mains qu'à des mets apprêtés pour irriter leur appetit émouffé, ou pour satisfaire leur sensualité,

au

au dépens de la vie & du travail de ces hommes qui gémissent sous le poids de leur cruelle tyrannie; ce sont ceux-cy qu'il faut consulter: à eux appartient de comparer l'état du sol de l'Amérique & de ses habitans avec l'état & la valeur de notre Continent. Croyez vous, Messieurs, que s'ils en étoient parfaitement instruits, ils diroient avec Mr. de P. que la Nature les a privilégiés; qu'elle a tout ôté à l'Amérique pour le donner à la terre qu'ils habitent. Le penserez vous vous mêmes sur le portrait naïf, sincère que je vous en tracerai ci-après sur le rapport d'Auteurs vrais, & sur ce que j'ai vu moi-même? Vous pourrez dire ensuite avec moi du tableau prétendu philosophique de Mr. de P. ce qu'il dit (k) des Historiens Espagnols au sujet du Pérou; malheureusement tout ce tableau, lorsqu'on l'examine avec

(k) Tom. II. p. 169.

attention, n'est qu'une fiction, un tissu de faussetés & d'exagérations, que nous avons entrepris de réfuter, pour nous conformer aux loix de l'histoire, qui veut que l'on détruise toutes les erreurs spécieuses, qui pourroient devenir des vérités historiques, si l'on continuoit de les adopter aveuglement.

Il n'est pas surprenant de trouver des relations différentes entre elles sur le même pays, & sur les mêmes peuples: elles ont été écrites en différens tems; les usages avoient pu changer, ainsi que la superficie du sol, par la fréquentation des Européens, qui s'y sont établis. Les naturels du pays se sont souvent accommodés des façons de vivre & d'agir de leurs nouveaux hôtes; ils ont ou quitté tout à fait leurs anciens usages, ou les ont changés en partie: ainsi pour les anciennes coutumes, il faut s'en tenir aux anciennes relations, & leur donner la

préférence sur les nouvelles, quand elles ont les trois conditions requises pour une bonne histoire; qu'elles ayent été composées par des Auteurs désintéressés dans leurs récits; que ces Auteurs n'ont point voulu se jouer de la vérité; & qu'à une bonne mémoire ils joignoient assez d'intelligence & d'esprit pour bien raconter ce qu'ils ont vû. Ceux que je citerai sont exempts de reproches à cet égard; on peut compter sur les extraits qui formeront le contraste du tableau de l'Amérique, que nous a présenté Mr. de P.

J'accorde à cet Auteur qu'il peut y avoir de l'exagération dans quelques récits des Historiens Espagnols au sujet de l'Amérique; que si tout ce qu'ils disent de l'état politique du Pérou avant l'arrivée de Pizarro, étoit vrai, on seroit forcé d'avoüer qu'il y avoit dans cette partie du nouveau Continent une infinité de Villes spatieuses, or-

nées d'édifices superbes; de campagnes fertiles, peuplées de bestiaux & de cultivateurs, plongés dans l'abondance, des loix admirables; & ce qui est plus rare encore, des loix respectées; que si l'on en croyoit à tous ces écrivains à peine eût on trouvé un peuple qui eût joui d'une aussi grande félicité que les Péruviens, sous le gouvernement des Incas.

Mais quelque mortifiant qu'il soit pour l'amour propre, & la vanité des Européens, de trouver dans un nouveau Monde des hommes qui les valent à beaucoup d'égards; faut-il que parcequ'ils se croient les plus éclairés, les plus ingénieux, les plus spirituels & les plus raisonnables des hommes, ce préjugé les aveugle au point de nier tout; & de dire contre l'évidence avec Mr. de P. (1) Si les Espagnols avoient trouvé tant de Villes dans ce

(1) Tom. II. p. 178.

pays là, il en resteroit les noms, mais on n'y apperçoit les débris d'aucune cité bâtie sous les Incas - - - quant à Cusco leur résidence ordinaire, il est très-vraisemblable qu'elle méritoit à peine le nom de Bourgade dans le tems de sa plus grande splendeur - - - le reste de l'Amérique n'étoit peuplé que de familles éparfés qui n'avoient point de demeure fixe, & qui dans les hordes composées de quelques cabanes, trainoient la vie la plus misérable.

Lorsque Mr. de P. s'exprimoit à peu près dans les termes ci-dessus, il avoit lû le mémoire de Mr. de la Condamine sur quelques anciens monumens du Pérou, inferé dans les mémoires de cette Académie de l'année 1746. Mr. de P. le cite. (m) Mais il s'est bien donné de garde d'en rapporter le texte, trop opposé au projet formé par celui-ci, de décrier l'Amérique

(m) Tom. II. p. 179.

& ses habitans. Vous en jugerés, Messieurs, par le court extrait de ce mémoire que je vais vous lire.

„ Sans s'arrêter à un récit, dont
„ les circonstances peuvent- être exagé-
„ rées, dit Mr. de la Condamine, on
„ ne peut nier à la vûë des ruines dif-
„ férentes qu'on rencontre encore au-
„ jourd'hui en différens endroits du
„ Pérou, que ces peuples, quoi qu'ils
„ n'eussent ni l'usage du fer, ni aucu-
„ nes connoissances des mécaniques,
„ de l'aveu de tous les Historiens,
„ n'eussent trouvé le moyen de transf-
„ porter, d'élever & d'assembler, avec
„ beaucoup d'art, des pierres d'une
„ grosseur prodigieuse, & souvent de
„ figure irrégulière. Le P. Acoſta,
„ témoin oculaire assure que ces mas-
„ ses ne peuvent être vûës sans étonne-
„ ment; & dit avoir méſuré lui-même
„ dans les ruines de Traguanaco, une
„ pierre de 38. pieds de long, sur

„18. de large & 6. d'épaisseur & qu'il
„y en avoit de beaucoup plus grandes.”
Dire qu'ils ont fait tout cela avec
beaucoup d'art, c'est, à mon avis,
avoüer que les Péruviens avoient quel-
ques connoissances des mécaniques.
Les preuves que Mr. de la Condamine
donne ensuite de leur habileté dans les
arts, de leur adresse dans l'exécution
des pièces de sculpture, d'orfèvre-
rie &c. ne détruisent pas moins l'idée
que Mr. de P. s'efforce envain de nous
inspirer de l'ignorance crasse, de la
mal-adresse, de l'ineptie & de l'indo-
lence étrange des Américains. C'est
d'après ses propres yeux que Mr. de la
Condamine va vous parler. Je crois
devoir prévenir le lecteur, dit ce fa-
vant, dont la sincérité égale, les vas-
tes connoissances. Je crois devoir
prévenir le lecteur que la description
que je vais faire des ruines voisines de
Cannar, peut bien donner une idée de

la nature, de la forme & peut-être de la solidité des Palais & des Temples bâtis par les Incas. mais non de leur étenduë ni de leur magnificence.

Il y avoit donc au Pérou, des Villes, des Palais, des Temples; dont les matériaux avoient été transportés, élevés, assemblés avec beaucoup d'art; des Palais & des Temples de la magnificence desquels la description de Mr. de la Condamine même ne peut donner l'idée, des cités d'une vaste étenduë, dont les noms & les ruines subsistent en partie, dont une extrémité est encore occupée par les Indiens, suivant le rapport du Pere Feuillée, & de Frézier; je ne donnerai pas ici la description de Mr. de la Condamine, on peut la lire dans le mémoire même. On y verra que Mr. de P. est un peu trop difficile; & que plus des trois quarts & demi des grandes Villes du monde ne seroient au sentiment de

Mr, de P.; qu'un assemblage de misérables cabanes, qui mériteroient à peine le nom de Bourgades.

Les Auteurs que j'ai cités les ont vûs sans doute au microscope; car comment des hommes stupides, indolens, dégénérés de la nature humaine, à qui il n'en restoit que la figure; & à qui la Nature par grace & par pitié avoit bien voulu laisser l'instinct; comment ces animaux qui n'étoient supérieurs aux autres que par l'usage de la langue & des mains, auroient-ils pu avoir l'idée de se bâtir d'autres habitations que des tannieres, ou tout au plus des cabanes, pour se mettre à l'abri des injures de l'air & de la voracité cruelle des bêtes féroces? aussi Mr. de la Condamine & tant d'autres ont-ils été saisis d'admiration à la vûe des productions de cet instinct, qui avoit fait d'aussi belles choses que l'industrie & l'adresse de nos meilleurs

Ouvriers. Car pour donner cette convexité régulière & uniforme à toutes ces pierres, dit Mr. de la Condamine, & pour polir si parfaitement les faces intérieures par où elles se touchent, quel travail, quelle industrie ont dû suppléer à nos instrumens, chés des peuples qui n'avoient aucun outil de fer, & qui ne pouvoient tailler des pierres plus dures que le marbre qu'avec des haches de caillou, ni les aplattir qu'en les usant mutuellement par le frottement? Ces pierres sont une espèce de granit, & il n'y a aucun ciment dans les joints. On sent que le défaut du fer & de l'acier a dû souvent les arrêter - - - Ils ont heureusement surmonté ces obstacles - - - Le plus habile tailleur de pierre d'Europe, quelque adresse qu'on lui suppose, seroit sans doute fort embarrassé à creuser ainsi un canal courbe & régulier dans l'épaisseur d'un granit avec tous

les secours de l'art & les meilleurs instrumens de fer & d'acier: à plus forte raison fera-t-il difficile d'imaginer comment les anciens Péruviens ont pu y réussir avec leurs haches de pierre ou de cuivre, telles qu'on en a trouvé dans les anciens tombeaux, ou avec d'autres outils équivalens, & sans équerre ni compas.

Mais cet instinct, si nous en voulions croire Mr. de P. n'avoit pas même montré aux Américains à faire de la brique, & à en bâtir leurs maisons. Cependant dans le Pérou & dans le Chili les matériaux ordinaires des bâtimeus particuliers étoient faits de ce qu'ils appellent des *Adoves*, c'est à dire, des briques d'environ deux pieds de long sur une de large, & de quatre pouces d'épaisseur pour le Chili: celles du Pérou étoient formées dans un plus petit moule, à cause, dit Frézier, qu'il n'y pleut jamais.

Il est vrai que quelques ruines des édifices bâtis par les Indiens présentent des murs bâtis avec de la terre battue entre deux planches en forme de grandes briques, maniere d'élever des murs qui n'étoit point en usage dans l'Amérique seule, puisque Vitruve nous apprend que les Romains bâtissoient ainsi. C'est encore la pratique de plusieurs provinces de France, où l'on appelle ces murs, des murs de *Piset*. On y a recours aussi dans beaucoup d'autres pays d'Europe, lorsque la pierre & la brique y sont rares, ou que l'on y veut bâtir à moins de frais.

Frézier n'admiroit pas moins cet instinct dans les ouvrages des anciens peuples de l'Amérique, (o) ces hommes stupides aux yeux de Mr. de P. étoient à ceux de Frézier des gens, dit-il, extrêmement industrieux à

(o) p. 131.

conduire les eaux des rivières à leurs habitations. On voit encore (en 1713.) des aqueducs de pierres sèches, & de terre, menés & détournés fort ingénieusement le long des cotteaux, par une infinité de réplis & de détours; ce qui fait voir que ces peuples tout grossiers qu'ils étoient, entendoient très-bien l'art du nivellement. On peut voir encore ce que le P. Feuillée & Mr. Ulloa disent des ruines des anciennes Villes du Pérou.

Je n'apporterai pas en preuves les relations des anciens Auteurs Espagnols, Mr. de P. récuseroit leur témoignage. Mais je ne crois pas qu'il en fasse de même de celui de Mr. Bristock, Gentil-homme Anglois. Ceux de cette nation n'ont pas coutume de flatter dans leurs relations. Les Américains connus sous le nom d'Apalachites n'étoient pas plus abru-

tis, ni plus stupides que ceux du Pérou. Mr. de P. eût admiré, dit-il, le gouvernement, les loix des Incas & la félicité des Péruviens, si tout cela eût existé, qu'il l'admire donc chez les Apalachites. Mr. Bristock étoit dans leur pays en 1653. & y est resté assez longtems pour se mettre au fait de leurs anciens & de leurs nouveaux usages. Sa relation forme les chapitres 7. & 8. du second livre de l'histoire naturelle & morale des Iles Antilles par le Chevalier de Rochefort. Il nous apprend que le Pérou & le Mexique n'étoient pas les seuls pays du nouveau Continent, où il y eût anciennement des Villes. Celui des Apalachites étoit habité par un peuple civilisé. Il étoit alors partagé en six provinces, dans chacune desquelles il y avoit rarement plus d'une grande Ville mais beaucoup de petites. Du

tems de Mr. Bristock, les choses étoient encore sur le même pié. Quelques unes, dit-il, sont composées de plus de huit cent maisons: celle de Mélilot, qui en est la capitale, en a plus de deux mille. Le Roi des Apalachites y fait encore sa résidence. Le Temple ou les Jouis Sacrificateurs du soleil font leurs cérémonies, est une grande & spatieuse caverne, ovale, longue d'environ deux cents pieds, large à proportion, situé à l'Orient de la montagne d'Olaimy, en la province de *Bémarin*, à une lieue de Mélilot. Au milieu est une grande lanterne, par où il reçoit le jour. La voute est parfaitement blanche, ainsi que le dedans. Le pavé est uni comme du marbre poli, tout d'une pièce; le tout ayant été creusé dans le roc.

On voit encore aujourd'hui au pied de cette montagne, les tombeaux

de plusieurs de leurs Rois taillés dans le roc, au devant de chacun s'élève un beau cèdre, pour en indiquer la place.

Les maisons des Apalachites sont toutes bâties de poutres, ou pièces de bois très bien assemblées, & liées les unes aux autres. Les couvertures sont de feuilles de roseaux, ou de jonc, comme le sont de chaume celles de beaucoup d'endroits de l'Europe. Celles des chefs, & des principaux sont enduites & encroûtées d'un mastic, qui résiste à la pluie. Le pavé est fait du même ciment. Ils y mêlent un sable doré qui produit un effet merveilleux, & y donne un éclat admirable. Leurs appartemens sont tapissés de nattes tissées de feuilles de palmier, & de jonc, teints de diverses couleurs, & arrangés par compartimens. Les chambres des chefs sont tapissées de fourrures, ou de peaux de cerfs peintes,

tes, & représentant diverses figures. Quelques unes sont décorées de plumes d'oiseaux très industrieusement arrangées en forme de broderie.

Voilà donc au moins trois pays très-considérables de l'Amérique, où les naturels ne vivoient pas par hordes de familles éparfées & vagabondes. Une colonie françoise fut s'établir chez les Apalachites, sous la conduite du Capitaine Ribaud & sous les Auspices de Charles IX. C'est pourquoi elle nomma Caroline l'espece de forteresse qu'elle y éleva. Ribaud donna aux ports & aux rivieres de ce pays-là, les noms des ports & des rivieres de France, qu'ils ont encore aujourd'hui. Cette colonie trouva les Apalachites tels que va vous les dépeindre Mr. Bristock.

Tout ce pays est divisé en six provinces, dont trois *Bémarin*, *Amani* & *Matiqué*, occupent une des plus

belles & spatieuses vallées entourée des moncagnes d'Apalates. Les trois autres sont *Schama*, *Méraco* & *Achalaques*, qui s'étendent dans les montagnes. Les habitans de celles-ci ne vivent presque que de chasse. La vallée a soixante lieues de long & dix de large. Les Villes & Villages sont bâtis sur les petites éminences; le pays abonde en bois de toutes sortes, en fruits, légumes, herbes potageres, mil, mays, lentilles, pois, &c. Quadrupèdes, oiseaux de toutes sortes. Les hommes y sont de grande stature, bien faits, ils composent un peuple, dont les mœurs sont douces, vivant en société dans des Villes & des bourgades & dans la plus grande union. Tous les immeubles sont communs parmi eux, excepté leurs maisons & leurs jardins. Comme ils cultivent leurs champs en commun, ils en partagent les fruits, après les avoir dépo-

lés dans des greniers publics placés au milieu de chaque Ville & Village. Ceux qui sont préposés pour la distribution, la font au renouvellement de chaque lune, & donnent à chaque famille suivant le nombre des personnes, dont elle est composée, autant qu'il en faut pour son nécessaire.

L'union est si grande parmi eux, qu'on voit dans la même maison, un vieillard avec ses enfans, & ses petits enfans, jusqu'à la quatrième génération, au nombre de cent personnes & quelques fois davantage. Ils sont d'un naturel fort aimable, ne sachant quelles caresses faire aux étrangers, quand ils les reconnoissent pour amis, & présentant tout ce qu'ils ont, à la maniere des grands Tartares, & des Circassiens, pour le seul plaisir d'obliger. On trouve le même esprit d'hospitalité chez presque toutes les autres nations de l'Amérique, même

chez les Brèsiliens, qui ont passé pour être les moins humains. C'est encore une chose que la Nature n'a pas ôtée à l'Amérique pour la donner à l'Europe; car nous n'avons que le masque très imparfait de la véritable hospitalité, & les Américains en ont la réalité dans toute son étendue.

Les Apalachites aiment passionnément la musique & les instrumens, qui rendent quelque harmonie. Presque tous jouent de la flute, & d'une espèce de haut-bois. Ils sont éperdument amoureux de la danse, & y prennent mille postures singulieres, dans l'idée que cet exercice dissipe toutes les humeurs, leur donne une grande souplesse pour la chasse, & beaucoup d'agilité pour la course.

Leur voix est douce, belle, flexible. Ils s'étudient à imiter le chant des oiseaux & y réussissent parfaitement. Leur langage est doux, leurs

expressions énergiques & précises, leurs périodes laconiques. Dès le bas âge ils apprennent des chansons composées par les Jouas en l'honneur du soleil, comme pere de la Nature & y font entrer le récit des exploits de leurs chefs, pour en perpétuer la mémoire.

Plusieurs familles Espagnoles & Angloises se sont établies parmi les Apalachites; mais quoiqu'ils se fréquentent depuis longtems, ceux-ci n'ont rien changé de leur maniere de vivre, de leurs usages, ni de la forme de leurs habillemens. Leurs lits sont élevés d'un pied & demi de terre, couverts de peaux apprêtées, douces comme du chamois. Ils y peignent des fleurs, des fruits & des grotesques, réhaussées de couleurs si vives, qu'on les prendroit de loin pour des tapis de haute lisse. Les chefs couchent sur des matélats faits d'une espè-

ce de duvet aussi doux que de la soye : ils le tirent d'une plante. Les lits du commun sont faits de feuilles de fougere, parcequ'ils prétendent qu'elles ont la propriété de délasser le corps, & de réparer ses forces épuisées par la chasse, ou par le travail.

Ceux de la plaine & des vallées alloient anciennement nus de la ceinture en haut pendant l'Eté, & portoient des manteaux fourrés pendant l'Hyver. Aujourd'hui la plûpart ont en Eté, des habits d'une toile légère de coton, ou d'une herbe apprêtée & filée comme le lin. Ordinairement les hommes & les femmes ne portent qu'une casaque sans manches, sur un petit habit de chamois très fin. Cette casaque descend jusqu'au gras de la jambe aux hommes, & jusqu'à la cheville du pied des femmes. Elle est affujettie sur les reins par une ceinture de peau ou cuir, travaillée & ornée

d'un petit ouvrage en forme de broderie. Les chefs de famille mettent par dessus un manteau qui ne leur couvre que les épaules, le dos & les bras; mais qui aboutit par derriere en une pointe allongée jusqu'à terre, & fait à peu près l'effet des écharpes que nos Dames françoises portoient encore au commencement de ce siècle. On leur a fait succéder les cappes dans quelques pays, & le mantelet dans d'autres. Hommes & femmes Apalachites tous sont curieux d'entretenir leur chevelure toujours nette & joliment treffée. Les femmes l'arrangent en forme de guirlande sur le sommet de la tête; les hommes se couvrent de bonnets de peaux de loutres noires & luisantes, découpés en pointe sur le devant, ornés par derriere de belles plumes d'oiseaux, arrangées de maniere qu'une partie de cette panache descend sur les épaules. Les femmes se percent les

oreilles, & y mettent des pendans de criftal, ou d'une pierre verte, qui a l'éclat de l'émeraude. Elles en font auffi des colliers & des bracelllets, pour les porter les jours de réjouiffance, ainfi que de corail & d'ambre jaune dont elles font aujourd'hui grand cas.

Pour fe garantir de la vermine, ils s'oignent fouvent tout le corps avec le fuc d'une racine, dont l'odeur eft auffi fuave que l'eft celle de l'Iris de Florence. Ce fuc a encore la propriété de donner de la fouplesse aux nerfs & aux muscles, d'adoucir la peau, de lui donner de l'éclat, & de fortifier tous les membres. L'exercice & ces onctions jointes à une grande sobriété, leur procurent une fanté ferme & vigoureuse, qui dément la prétendue dégradation que Mr. de P. attribue à tous les Américains.

Quoique la vigne croiffe naturellement chez les Apalachites, leur

boisson ordinaire est de l'eau pure ; mais dans les festins de pompes & de réjouissance, ils boivent d'une espèce de biere faite avec le mays, ou d'un hydromel si bon, qu'on le prendroit pour du vin d'Espagne. Quelques peuples de l'Amérique Septentrionale ont la réputation d'être fort paresseux : mais les Apalachites ont en horreur l'oïfiveté ; le travail y produit l'abondance. Le tems des semailles & des moissons est-il passé, tous les hommes & femmes s'occupent à filer du cotton, de la laine ; ou l'herbe dont j'ai parlé. Ils fabriquent des toiles, & des étoffes. D'autres font de la poterie de terre émaillée de diverses couleurs, & des vases de bois, qu'ils peignent joliment ; d'autres enfin font des corbeilles, des paniers, & plusieurs ouvrages avec une dextérité merveilleuse.

Outre les Chataigners & les Noyers, qui croissent naturellement dans ce pays-là, on y voit des Orangers, des Citronniers, diverses espèces de Pommès, des Cérifes, des Abri-cots, que les Anglois y ont portés, & qui s'y sont tellement multipliés, qu'ils y foisonnent, pour prouver, ce semble, à Mr. de P., que tout ne dégénère pas dans le sol de l'Amérique, & qu'il n'est pas si ingrat qu'il voudroit nous le faire croire.

Les François révenus de la Louifianne lui prouveroient aussi par leur propre expérience, que ce pays-là est des plus sains, des plus fertiles & des plus beaux du monde. C'est le témoignage que nombre d'entre eux m'ont rendu, en gémissant de ce que la France l'a cédée à l'Espagne. Ces regrets sont vraisemblablement un des motifs qui ont déterminé les François; qui y sont restés, à faire tous leurs

efforts pour fécouer le joug de la domination Espagnole, & rentrer sous celle de France.

Voila donc, Messieurs, un peuple civilisé en Amérique, vivant dans des Villes & dans des Villages avant l'arrivé des Européens; des Villes dont on a non seulement conservé les noms, mais qui existoient encore en 1653. lorsque Bristock y faisoit son séjour. J'aimerois mieux croire que Mr. de P. n'ayanr pas tout lû, ni tout vû en a ignoré l'existence, que de penser, qu'il ait voulu, contre la vérité, en anéantir jusqu'à la mémoire. Celles du Mexique & du Pérou, sont disparues à ses yeux: il n'a vû dans leurs ruines que des chaumieres. Le Pere Feuillée ou avoit de meilleurs yeux, ou n'avoit pas le talent de Mr. de P. pour les faire disparoître à son approche. Il nous apprend qu'il

y avoit encore de son tems (en 1709.) sur le chemin de Callao à Lima, dans les belles plaines qui le bordent, des vestiges d'une ancienne Ville Indienne, que les Espagnols ont détruite, & qui avoit jusqu'à cinq lieuës de longueur; qu'un petit nombre d'Indiens occupoit encore une des extrèmités. Si un terrain de cinq lieuës de long, couvert de maisons, mérite à peine le nom de bourgade, au sentiment de Mr. de P., Nanquin, qui, dit-on, occupe près de quinze lieuës, fera donc peut-être la seule, à qui il fera la grace de donner le nom de Ville.

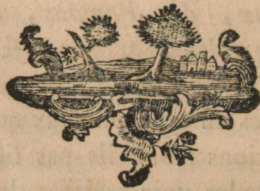
Le portrait que nous venons de faire des Apalachites, & de leur pays, est bien capable de faire révenir de l'idée défavantageuse, que cet Auteur à tenté de donner de l'Amérique & de ses habitans naturels. Cette espèce de République ou de Royaume des Apalachites, où regne une entière

liberté, paroît même bien supérieure à celle des Indiens asservis par les Jésuites au Paraguai; & n'en paroîtra que plus chimérique à Mr. de P. Dira-t-il pour soutenir son assertion, que la relation de Mr. Bristock est une fable, un tissu de faussetés, comme il l'a dit des relations Espagnols? alors je lui répondrai ce qu'il dit lui-même: (q) *nier tout ce qu'on lit dans les relations les plus véridiques, ou les moins suspectes, des Ata-apas de la Louisianne, des anciens Caraïbes des Iles, des Tapuiges du Brésil, des Cristinaux, des Pampas, des Péguanchez, des Moxes, ce seroit établir un Pyrrhonisme historique insensé.*

Après un tel aveu ceux qui ont vu ces relations n'ont-ils pas lieu d'être surpris de les voir traitées de chimeres & de faussetés, dans tout l'Ouvrage de cet Auteur.

(q) Tom. I. p. 232.

Permettez, Messieurs, que je mette devant vos yeux quelques extraits succints de ces relations non suspectes. Pour y mettre un certain ordre, je les distribuerai en quatre paragraphes. Le premier aura pour objet la qualité du sol de l'Amérique; le second les qualités personnelles physiques; le troisiéme les qualités morales de ses habitans; & le quatriéme celles des animaux, soit naturels au pays, soit transportés d'Europe.



 SECONDE PARTIE.

§. I.

Du Sol de l'Amérique.

Ce pays que la Nature a pris en aversion, à qui elle ne dispense qu'à regret quelques uns de ses dons, si nous en voulions croire Mr. de P. est le même dont le Pere Feuillée parle dans les termes suivans. (r)

Une disposition si admirable du terrain me fit faire plusieurs réflexions sur les avantages que cette partie du monde a sur les autres. Il semble que la Nature se soit étudiée à la rendre la plus parfaite, & que c'est là où elle a voulu faire ses chefs-d'œuvres. Avouons, Messieurs, que c'est en avoir une opinion bien différente de celle

(r) P. 578.

qu'en a Mr. de P. J'ai vû au Pérou ajoute le Pere Feuillée, & je n'ai pas vû fans étonnement, des oranges mûres & encore sur l'arbre, renfermer des sémences, qui avoient germé & dont le germe avoit deux pouces fix lignes de longueur. (s) J'ai vû, Messieurs, au Paraguai ce que le Pere Feuillée dit avoir vû au Pérou (t) j'ai vû dans la maison de campagne du Gouverneur de Monte video, un Verger, qu'il appelloit *Bois*, de près d'une lieuë de longueur, tout planté de Pommiers, Poiriers, Pechers & autres arbres fruitiers à Noyaux, transportés d'Europe. Ces arbres y avoient si bien réussi que tous y étoient surchargés de fruits, au point que la plûpart des branches étoient rompues pour n'avoir pas eu la force d'en surporter le poids. Fâché de voir perdre

(s) P. 490.

(t) P. 573.

une si grande quantité de fruits excellens, je conseillai au Gouverneur, d'en étayer les branches, ou de retrancher une partie de ces fruits dans la saison où ils commencent à grossir, pour favoriser la conservation & la maturité des autres. Peine superflue, me dit-il, il en reste encore une si grande quantité tous les ans, que ce bois en fournit abondamment à toute la ville, pour en manger dans la saison & pour en conserver de secs, & de confits au sucre.

Ce même Gouverneur avoit dans la cour de sa maison de ville, une treille, où les raisins venoient en abondance & très bons. Il avoit essayé de planter une vigne dans sa campagne; mais les fourmis s'y rendoient en si grande abondance, dans le tems qu'elle étoit en fleurs, & en maturité, qu'il n'avoit pu réussir à recueillir assez de vin pour le dédomager

D

tant soit peu des peines de la culture.

Le froment & le seigle y venoient si bien, que nous y avons mangé du pain à un prix aussi modique qu'en France, dans les meilleures années; & nous y fimes une copieuse provision d'excellente farine, à très bon marché. Mr. de P. est-il donc croyable, quand il nous assure que le froment & le seigle n'ont pu réussir qu'en quelques cantons de l'Amérique Septentrionale & que les arbres fruitiers d'Europe n'ont prospéré que dans l'Île de Juan Fernandez? j'ai vû aussi de mes propres yeux, dans le jardin du Gouverneur de l'Île Ste. Caterine, au Bresil, des Amandiers surchargés de fruits. Frézier, témoin oculaire par un séjour de deux ans, parle du Chili dans ces termes: les arbres qu'on y a transportés d'Europe (aux environs de Valparaisso) réussissent parfaitement dans ces con-

trées. Le Climat y est si fertile, quand la terre y est arrosée, que les fruits y pouffent toute l'année. J'ai vû sur le même Pommier ce que l'on voit ici (en France) sur les Orangers, du fruit de tous les âges en fleurs, noués, des pommes formées, des pommes à demi grosses, & des pommes en maturité tout ensemble. (v) J'étois charmé d'y voir une si grande quantité de si beaux fruits, qui y viennent à merveille, particulièrement des pêches, dont il se trouve des petits bois, qu'on ne cultive pas; & où l'on ne prend d'autres soins que celui de faire couler des petits ruisseaux aux pieds des arbres. Aux environs de la Ville de Moquaquos, dans un terrein très petit, on recueille tous les ans 100000 *botiches* de vin qui font plus de trois millions deux cent pintes, mesure de Paris, qui, à vingt cinq

(v) P. 105.

D 2

réaux la botiche, donnent quatre cent mille piaftres, c'est à dire, à présent un million fix cent mille livres, monnoye de France.

Mr. de P. avoit lû les relations du Pere Feuillée, & de Mr. Frézier; puisqu'il les cite; mais il n'a pas vû les pays dont ils parlent, avec des yeux auffi désintéressés. Ses réflexions qui auroient pu être un peu plus philosophiques, lui ont fait oublier ce qu'il avoit lû dans les relations de ces Auteurs, & l'ont malheureusement déterminé à parler contre la vérité.

Que Mr. de P. se donne la peine d'aller voir de ses propres yeux les pays dont ces Auteurs font la description. Enchanté & dans une espèce d'enthousiasme, il changera d'opinion; il dira avec Frézier: (x) ce seroit peu pour un si bon pays, si la terre étoit cultivée: elle est très fer-

(x) P. 70.

fertile, & si facile à labourer, qu'on ne fait que la gratter avec une charrue faite le plus souvent, d'une seule branche d'arbre crochue, tirée par deux bœufs: & quoique le grain soit à peine couvert, il ne rend gueres moins du centuple. Ils ne cultivent pas les vignes avec plus de soins, pour avoir du bon vin... Cette fertilité & l'abondance de toutes choses, dont on jouit à Lima, ne contribue pas peu au tempérament amoureux, qui y regne. On n'y éprouve jamais l'intempérie de l'air, qui conserve toujours un juste milieu entre le froid de la nuit, & la chaleur du jour. Les nuages y couvrent ordinairement le ciel, pour garantir cet *heureux Climat* des rayons que le soleil y darderoit perpendiculairement. Ces nuages ne se changent jamais en pluye, qui puisse y troubler la promenade, ni les plaisirs de la vie. Ils s'abaissent seulement quelquefois

en brouillards, pour rafraîchir la surface de la terre; de sorte que l'on y est toujours assuré du tems qu'il doit faire le lendemain. Si le plaisir de vivre dans un air toujours également tempéré, n'étoit troublé par les fréquens tremblemens de terre, je ne crois pas qu'il y aît de lieu au monde plus propre que celui-là, à nous donner une idée du Paradis terrestre; car la terre y est encore fertile en toutes sortes de fruits. (y)

Voilà, Messieurs, un des cantons de ce pays si abandonné de la Nature, & si peu favorisé d'elle; & de combien d'autres pourroit-on avec raison, faire les mêmes éloges, s'ils nous étoient connus? écoutons encore, Frézier, lorsqu'il parle de *Coquimbo*, ou la *Serena*, éloigné de Lima d'une très grande distance.

(y) P. 208.

On y jouit toujours d'un ciel doux & ferein, dit cet Auteur. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. les Hyvers y sont tièdes; les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais; l'ardeur de l'Eté y est toujours tempérée par des Zéphirs rafraîchissans, qui viennent adoucir l'air, vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux Hymen du Printems & de l'Automne, qui semblent se donner la main pour y regner ensemble, & joindre les fleurs avec les fruits: de sorte qu'on peut dire avec plus de vérité, ce que Virgile dit autre fois d'une province d'Italie.

*Hic ver assiduum, atque alienis mensibus Æstas,
Bis gravidæ pecudes, bis Pomis utilis arbor.
At rabidæ Tigres absunt & sæva Leonum
semina. (z)*

GEORG. L. 2.

(z) Ce dernier article convient seulement aux pays les plus méridionaux, & les plus septentrionaux de l'Amérique.

Ces extraits pourroient suffire pour convaincre Mr. de P. du tort qu'il a eu de décrier l'Amérique, comme il l'a fait. Mais il ne s'est pas lassé d'insister là-dessus, & diroit peut-être, que quelques cantons exceptés ne prouvent pas assez contre son assertion. Voyons donc si Mr. de P. est mieux fondé à l'égard des autres pays du nouveau Continent.

En parlant du terrain des Iles Antilles, le Chevalier de Rochefort qui nous en donne une relation très circonstanciée, sous le titre d'*Histoire naturelle & morale* de ces Iles, nous assure (a) que sans vouloir faire tort aux autres pays du monde, les Antilles possèdent sans contredit (b) tous les rares avantages des autres pays, elles ne fournissent pas simplement une

(a) P. 76.

(b) Il ne prévoyoit pas qu'il prendroit envie à Mr. de P. d'assurer le contraire.

agréable variété de fruits excellens, de racines, d'herbages, de légumes, de gibiers, de poissons & d'autres délices, pour couvrir les tables de ses habitans, elles abondent encore en un grand nombre d'excellens remèdes. La racine de maniot, dont on y fait la cassave, qui leur tient lieu de pain, est si féconde dans tous les lieux de l'Amérique, où on la cultive, qu'un arpent de terre qui en est planté, nourrira plus de personnes que six ensemencés en Europe, du meilleur froment.

La terre, ajoute cet Auteur, y est aussi belle, aussi riche, & aussi capable de produire qu'en aucun endroit de France; la vigne vient fort bien en ces Iles & donne d'excellens raisins; mais le vin qu'on en feroit ne feroit pas de garde. Le froment qui demande à être hyverné n'y forme que des épis; l'orge y viendroit à merveille. Mais quand tous ces grains y vien-

droient en parfaite maturité, les habitans qui ont presque fans peine le maniot, les patates, le mays & divers espèces de légumes, ne voudroient pas prendre la peine & le soin qu'il faut pour cultiver les grains. L'air y est tempéré; les chaleurs n'y sont pas plus grandes qu'en France; & depuis huit heures du matin, jusqu'à quatre heures du soir, il y regne un vent doux & frais, qui tempère la chaleur & la rend très supportable.

*Et jamais en ces bords de verdure embellis
L'Hiver ne s'y montra, qu'en la neige des lys.*

Cette terre si ingrate dans l'opinion de Mr. de P. a cependant sur la nôtre l'avantage de produire le *Papayer*, le Coqs & beaucoup d'autres, qui donnent des fruits tous les mois de l'année, (c) & d'un goût exquis. Avons nous dans nos climats des ar-

Hist. Nat. des Antilles p. 59.

bres naturels au pays, qui exhalent une odeur aussi suave que les feuilles du bois d'Inde, que le Sassafras, & tant d'autres? Les feuilles du bois d'Inde donnent à la viande avec laquelle on les fait cuire, un goût si relevé, qu'on l'attribueroit plutôt à un mélange de plusieurs sortes d'épices, qu'à une simple feuille d'arbre. Je suis toujours surpris qu'on ne s'avise pas d'en transporter en Europe, pour suppléer aux épices des Indes orientales. (d)

A la Cayenne & à la Guyanne la terre est très bonne, facile à cultiver, & si fertile, dit Biet, (e) que les végétaux & les arbres, qu'on y a transportés, y poussent en six mois autant que nos bois taillis en six ou sept ans, Les fruits de toutes espèces

(d) L'écorce de Winter du détroit de Magellan y suppléeroit également.

(e) Voyage de la France équinoxiale par Biet
P. 334.

se succèdent toute l'année. (f) La chasse est si facile & si abondante que, fournissant aux naturels du pays, tout ce qui leur est nécessaire à la vie, ils ne veulent s'affujettir à apprivoiser aucune espèce d'animaux - on y trouve une quantité prodigieuse d'oiseaux; presque tous ont le plumage d'une beauté ravissante. Les perdrix y sont grises, mais grosses comme de bons chapons, bien charnues & de bon goût. Ceux qui revoquent tout en doute, auront de la peine à croire ce que je dirai de la pêche, si prodigieuse dans ce pays-là, qu'il faut le voir pour le croire. Le poisson y est si excellent, ajoute cet auteur, que je puis dire avec vérité, qu'il surpasse de beaucoup en bonté celui de nos côtes de France. (g) Jugez donc, dit Biet, si ce pays est si mauvais, & s'il n'y a

(f) ib. 337.

(g) ib. 346. 351.

pas moyen d'y bien vivre & d'y bien subsister.

Biet avoit fait un long séjour dans ce pays-là, lorsqu'il en parloit ainsi, si Mr. de P. l'eût vû autrement que dans les Cartes, il en eût rendu le même témoignage. J'ai vû moi-même au Bresil, la terre produire sans culture toutes sortes de fruits les plus beaux & les plus excellens. J'ai vû ses habitans passer leurs jours, par cette raison, dans la plus grande oisiveté, ne se croyant pas sans doute issus d'Adam, & condamnés avec sa race, à manger leur pain à la sueur de leur front.

Si nous consultons l'Atlas historique de Guedeville nous trouverons T. VI. p. 86. que si la navigation pouvoit être libre depuis Québec jusqu'au lac Erié, qui a deux cent trente lieues de tour, on en feroit le plus fertile Royaume du monde: parceque outre

les beautés naturelles, qui y font, on trouve auffi des mines d'argent à vingt lieuës dans les terres. Le Climat en est très beau, ajoute cet Auteur, les bords de ce lac font plantés partout de Chênes, d'Ormeaux, de Chataigniers, de Noyers, de Pommiers & de Treilles, qui portent leurs grapes jusqu'au sommet des arbres, sur un terrein agréable & uni. Les bois & les vastes prairies qu'on découvre du côté du Sud, font remplis d'une quantité prodigieuse de bêtes fauves & de poules d'inde. Les bœufs sauvages se trouvent sur les bords de deux belles rivières, qui se déchargent au fond du lac.

L'Acadie, suivant le même auteur, est un pays fertile, très-beau, son Climat assez tempéré; l'air y est pur & sain, les eaux claires & légères.

Trouvons-nous en Europe comme au Mexique, un arbre comme le Maquéi ou Maguai, qui vaut lui seul une

petite métairie ; puisqu'il fournit à la fois du vin, du vinaigre, du miel, du fil, des aiguilles, des toiles & du bois propre à bâtir & à brûler. Il ne lui manque que le pain, auquel les habitans suppléent par le cacao, le mays, & mille autres grains ou fruits. Les brebis, les truyes, les chèvres, multiplient deux fois l'an dans ce beau pays, & tous les quadrupèdes y foisonnent en si grande quantité, qu'on est obligé d'en tuer, pour le commerce des peaux, & des cuirs, & l'on y abandonne comme au Paraguay, les animaux écorchés aux bêtes & aux oiseaux de proie. (*)

Je pourrois ajouter ici, ce que Marggraf, Pison & tant d'autres ont dit du Mexique, du Brésil, de la Louisiane & des autres pays de l'Amérique septentrionale ; mais ces témoignages quoique non suspects, de-

(*) *ib.* p. 102.

viendroient superflus. Je laisse aux personnes instruites des qualités du terrain de ces différens pays, à en faire la comparaison avec ce qu'en a dit Mr. de P.

Est-il mieux fondé à nous présenter les Américains, comme une race d'hommes dégénérés & dégradés de la nature humaine? Est-il plus croyable, lorsqu'il parle des animaux, peut-être dira-t-il que les exemples que je citerai, font tout au plus une exception à la règle, qu'il a voulu établir, pour preuve de la supériorité des trois autres parties du Monde, sur celle de l'Amérique. Alors il faudra donc mettre au nombre des faveurs de la Nature pour notre Europe, que les Pigeons n'y pondent & couvent que deux œufs à chaque fois, pendant qu'au Pérou, ces mêmes pigeons y font jusqu'à six à sept pontes en autant de jours de suite, les couvent, & qu'il

qu'il en naît autant de petits qu'ils y avoit d'œufs (h) Ne feroit-ce pas auffi par un semblable privilège, que nos raves ne croissent en Europe, que de la grosseur du pouce, ou environ, tandis qu'au Pérou elles viennent grosse comme la jambe? (i)

Mr. de P. est-il plus heureux dans les conséquences qu'il tire de ses réflexions philosophiques? on en pourra juger par celle-ci. La plupart, dit-il, (k) des végétaux qui ne sont que tendres & herbacés dans nos Climats, ont été trouvé en Amérique, sous la forme ligneuse des sous-arbustes. Les chenilles, les papillons, les mille-pieds, les scarabés, les araignées, les grenouilles, les chauve-souris, y étoient pour la plupart d'une taille gigantesque dans leur espè-

(h) Feuillée p. 439.

(i) ib. p. 441.

(k) Tom. I. p. 6.

ce, & multipliés au delà de l'imagination. Mr. Dumont dit dans ses mémoires sur la Louifianne, qu'on y voit des grénouilles, qui péfent jufqu'à trente cinq livres, & dont les cris imitent le beuglement des veaux. Mr. de P. en conclut l'ingratitude de leur terre natale & un abatardiffement général, qui avoit atteint jufqu'au premier principe de l'exiftence & de la génération, (1) je me ferois donc bien trompé, en tirant une conféquence toute oppofée. J'aurois crû raifonner philofophiquement en concluant de cette quantité prodigieufe d'êtres vivants, & qui plus eft d'une taille gigantesque, que le principe de vie eft dans ce pays-là, bien plus fécond & beaucoup plus actif que dans le nôtre, où tous ces animaux n'ont ce femble, à l'égard de ceux de l'Amérique, de la même efèce, qu'une demi vie, &

(1) Tom. I. p. 9.

des corps à demi perfectionnés, puisqu'on les trouve ailleurs bien supérieurs en grosseur & en qualités. Il me semble cependant que raisonner ainsi, c'est raisonner conséquemment aux idées que nous avons adoptées, de la perfection des êtres, de penser qu'un végétal, qui au lieu de continuer de ramper, de garder la foiblesse de sa nature molle, tendre, herbacée, s'élève à celle d'arbruste; qu'un arbre gros, droit, bien venu & qui élevant sa tête altière au dessus des arbres petits, menus, foibles & rabougris de même espèce; qu'un géant enfin, ou un Européen bien fait & de la plus grande taille, ont un degré de perfection au dessus des Lapons, des Grænlandois, & des Nains, à qui la Nature semble avoir regretté la matiere & la forme. Heureusement Mr. de P. n'est pas chargé de procuration de la part de l'Europe pour fixer notre jugement &

nos idées sur l'Amérique & ses habitans, ni pour exprimer nos sentimens de gratitude envers le nouveau Monde. Si on l'en croyoit sur sa parole, il faudroit regarder ce pays-là avec l'œil du plus vil mépris, comme une terre maudite, que l'on devoit abandonner à son malheureux sort. Mais la conduite journaliere des Européens dément tout ce qu'en débite Mr. de P. Nous continuerons d'y aller chercher le Sucre, le Cacao & le Caffé, pour flatter notre goût, & satisfaire notre sensualité; la Cochenille, les bois de teinture & de placage pour notre luxe & nos fantaisies; les baumes du Perou, de Copahiba, le Quinquina, le Gayac, le Sassafras, l'Hypécacuana & mille autres drogues pour guérir nos maladies; l'or, l'argent, ces Dieux des Chrétiens, comme le disent très-bien les Sauvages; les pierres, les pellete-ries & le cotton, pour nous vêtir.

L'Europe, cette terre si riche, si fertile, si abondante, à qui la Nature a tout donné pour l'ôter à l'autre, va cependant y chercher tout cela, & tout d'autres choses, qu'elle ne trouve pas dans son propre terrain.

La situation de l'Amérique sous trois Zones différentes, y cause une grande diversité de Climat; suivant les contrées l'air y est chaud ou froid, on peut cependant dire en général avec Mr. Guedeville (*) que le nouveau Monde est extrêmement fertile. Il a tout ce que nous avons, & abonde de de plus en beaucoup de belles & bonnes choses que l'on ne trouve pas en Europe; que les originaires du pays ne manquent ni de génie, ni de force, ni d'agilité, & que le bon chez eux prevaut sur le mauvais. Ces peuples le sentent parfaitement, ils sçavoient bien dire aux Espagnols dans le tems

(*) Atlas Hist. Tom. VI. p. 81.

de leur invasion: il faut que votre pays soit bien stérile & bien mauvais, pour vous obliger à courir tant de risques & de dangers pour venir envahir le nôtre, ou que vous foyés des hommes bien méchans pour venir nous persécuter de gayeté de cœur, & nous en chasser. (m) Ce raisonnement ne paroît pas trop être celui d'un homme si stupide que Mr. de P. le donne à penser. Je lui fournirai de quoi se guérir de sa prévention à cet égard, après lui avoir prouvé que cette race d'hommes n'est pas une race sans force & sans vigueur, une race énervée & viciée jusques dans les principes mêmes du physique & du moral.



(m) Feuillée p. 386.

§. II.

Des qualités physiques des Américains.

En lisant l'Ouvrage de Mr. de P. il me semble entendre parler les peuples du Tyrol, & des pays montagneux circonvoisins qui trouvent un trait de beauté dans leurs goëtres énormes, & se rient de ceux qui n'en ont point. Le plus foible Européen, le plus imbécile est très supérieur à tous les Américains, même créoles, au sentiment de cet Auteur. (n) Énergés, hébétés, ce sont de véritables automates, qu'aucune passion ne peut émouvoir, & qui n'obéissent qu'à l'impulsion de leur instinct. Ils sont viciés dans leurs qualités essentielles & dans leur constitution physique, puisqu'on ne trouve chez eux ni bossu, ni boiteux, ni borgnes, si non par accident; &

(n) Tom. II. p. 166. & 154.

qu'en Europe on en rencontre à chaque pas.

Mr. de P. a eu sans doute des mémoires particuliers sur l'Amérique; car je ne connois aucune relation qui nous présente les Américains tels qu'il nous les dépeint. Écoutons ce qu'elles en disent: les Auteurs que je citerai n'avoient aucun intérêt de trahir la vérité, pour flatter le portrait de ces peuples. J'ai lû quelques histoires du Canada, dit le Baron de la Hontan, (o) les Religieux qui les ont écrites, ont fait quelques descriptions assez simples, & assez exactes des pays, qui leur étoient connus; mais ils se sont grossièrement trompés dans le récit qu'il font des mœurs, des manières des sauvages. Les Recollets & les Jésuites en ont parlé d'une manière toute opposée; ils avoient leurs raisons pour en agir ainsi. Si je n'avois

(o) Tom. II, p. 91.

pas entendu la langue des sauvages, j'aurois pu croire tout ce qu'on en a écrit; mais depuis que j'ai raisonné avec ces peuples, je me suis entièrement désabusé. Ceux qui ont dépeint les sauvages velus comme des Ours n'en avoient jamais vû; (p) car il ne leur paroît ni barbe, ni poil en nul endroit du corps. Ils sont généralement bien faits, de belle taille & mieux proportionnés pour les Américaines, que les Européens.

Les Iroquois sont plus grands, plus vaillans & plus rusés que les autres; mais moins agiles, & moins adroits à la guerre qu'à la chasse, où ils ne vont jamais qu'en grand nombre. Les Illinois, les Oumanis, les Outagamis & quelques autres nations sont d'une taille médiocre, courant comme des lièvres, s'il m'est permis de faire cette comparaison. Les Outaouas &

(p) Tom. II. p. 63.

la plûpart des sauvages du Nord, à la réserve des Sauteurs & des Clifinos, font poltrons, laids & malfaits. Les Hurons font braves, entreprenants & spirituels: ils ressemblent aux Iroquois pour la taille & le visage. Les sauvages font tous sanguins, & de couleur presque olivâtre; font beaux en général, aussi bien que leur taille. Il est très rare d'en voir de boiteux, de borgnes, de bossus, d'aveugles, de muets: s'il y en a quelqu'un, c'est par accident. Ne seroit-ce pas encore une faveur de la Nature pour l'Europe d'y trouver si communement des personnes affectées de quelqu'unes de ces infirmités? mais continuons le portrait de cette race d'hommes, le rebut de la Nature au sentiment de Mr. de P. bien différens, cependant aux yeux du Baron de la Hontan, de Mr. de Bougainville, la Ronde de St. Simon, qui a été élevé parmi eux, & y a vecu

vingt ans, & de plusieurs autres Officiers François, qui ont fait la dernière guerre avec eux.

Les sauvages ont les yeux gros, noirs, ainsi que les cheveux, les dents bien fournies, blanches, comme l'ivoire, & l'air qui sort de leur bouche est aussi pur, dit le Baron de la Hontan, que celui qu'ils respirent, quoiqu'ils ne mangent presque jamais de pain. Ils ne sont ni si forts, ni si vigoureux que quelques uns de nos François pour porter de grosses charges, ou pour lever un fardeau & le charger sur les épaules; mais en récompense, ils sont infatigables, endurcis au mal, bravant le froid & le chaud, sans en être incommodés, étant toujours en exercice à la chasse, ou à la pêche, toujours dansant & jouant à certain jeu de pelotes, où les jambes sont fort nécessaires.

Les femmes sont d'une taille qui passe la médiocre, belles autant qu'on

le puisse imaginer; mais si grasses, si pésantes & si mal faites qu'elles ne peuvent tenter que des Sauvages. Soit par l'exercice, soit par la constitution de leur tempérament, ils sont fort sains, exemts de paralyfie, d'hydropisie, de goute, d'héthyfie, d'asthme, de gravelle, de pierre; maladies dont la Nature qui a tant donné à notre continent, a bien encore voulu nous favoriser. Elle avoit cependant laissé la pleuresie au Canada; & nous leur avons porté la petite vérole. Les Américains nous ont communiquée la leur par droit d'échange & de Commerce.

Quand un sauvage Apalachite, ou des pays de l'Amérique septentrionale jusqu'à la terre de Labrador, meurt naturellement à l'âge de soixante ans, ils disent qu'il meurt jeune, parce qu'ils vivent ordinairement jusqu'à quatre vingts & cent ans. On en voit

même plusieurs qui passent ce terme. Où est donc ce vice si essentiellement répandu sur toute la race humaine du nouveau Monde, de manière que la dégénération aît atteint ses sens, ses organes, & toutes ses facultés physiques? Mr. de P. trouvera-t-il chez les autres peuples du nouveau Continent cette dégradation, qu'il assure y être, à chaque page de son Ouvrage? non, & il ne faut qu'ouvrir les relations de leurs pays, pour y voir le contraire. A Cayenne & dans la Guyanne les naturels ont tous une très belle disposition de corps (q) les membres & toutes les parties en étant parfaitement bien proportionnées; belle taille, beau visage, les cheveux longs & noirs; ayant la peau basannée, mais douce au toucher comme le satin. Les femmes y sont très bien faites, &

(q) Voyage de la France équinoxiale par Biet, p. 351.

l'on y en voit d'aussi belles qu'en Europe. Bristock dit des Apalachites, ce que Biet vient de vous rapporter des naturels de Cayenne. Le Chevalier de Rochefort rend le même témoignage sur les habitans de la Floride, de la Caroline & sur les Caribes, tant des Iles que de la terre ferme, non quant à la beauté du visage, mais quant aux proportions du corps, & à leur taille. Ils sont, dit-il, bien faits, (r) ayant un air riant & agréable, les épaules & les hanches larges & tous communement assez d'embonpoint. Leur bouche est médiocrement fendue, meublée de dents blanches & très ferrées. On n'y voit aucun borgne, ni bossu, ni chauve, ou défectueux par quelque autre difformité, si non par accident.

Si la plupart de ces peuples ont quelque chose de difforme à nos yeux,

(r) ib. p. 382.

le nez applati, & quelques uns le front; il ne faut pas rejeter la faute sur la Nature; elle ne les a pas faits tels; mais sur le caprice & le préjugé des meres, qui les leur applatissent, après les avoir mis au monde, & continuent de les leur presser pendant tout le tems qu'elles les allaitent, parce qu'elles s'imaginent donner par là, un trait de beauté à leurs enfans.

On peut faire ce reproche aux peuples de notre continent sur des préjugés de cette espèce. J'en dirai deux mots, quand je parlerai du génie & des usages des Américains.

Si nous remontons du septentrion jusqu'à l'extrémité méridionale du nouveau Continent, tous les peuples que nous rencontrerons sur notre route, offrent des hommes bien constitués. Tels sont si nous en croyons Vincent le Blanc & les autres Voyageurs, les Mexicains, les Brésiliens, les Péru-

viens, ceux du Paraguai, du Chili & enfin les Patagons. Rapporter ici les témoignages de Marggraf, de Pison & des autres Auteurs non suspects, ce feroit tomber dans des répétitions déjà trop ennuyeuses, M. de P. les a cité lui-même; mais il n'en a extrait que ce qu'il a cru pouvoir étayer sa fausse hypothèse. Je dirai seulement d'après Frézier (s) que ceux du Chili, & les autres peuples de l'Amérique méridionale sont de bonne taille, ont les membres gros, l'estomac, la poitrine & le visage larges: que malgré leurs débauches, ils vivent des Siècles sans infirmités, tant ils sont robustes & faits aux injures de l'air, supportent longtems la faim, la soif, dans la guerre & dans les voyages, & que personne n'en approche pour soutenir la fatigue.

Quand Mr. de P. auroit eu quelques mémoires sur des Cantons particuliers

(s) P. 56.

culiers inconnus aux Auteurs des relations repanduës dans le public, auroit-il dû en faire la base de son Ouvrage & conclure du particulier au général, contre toutes les regles? qu'il me permette de lui dire, ce qu'il a dit du célèbre Mr. de Cat de Rouen (t) quelque soit le respect que nous avons pour les vastes connoissances de Mr. de P. nous osons lui marquer notre surprise de ce qu'il lui ait prit envie de ressusciter d'anciens paradoxes ou d'en établir de nouveaux; qu'il ait adopté une opinion, & soutenu une hypothese aussi contraire à ses lumières, & à la vérité, pour laquelle l'on diroit qu'il a ranimé son zèle, & protesté qu'il a entrepris de réfuter les faussetés & les exagérations des Historiens Espagnols. (x)

(t) Tom. II. p. 29.

(x) ib. p. 169

Je ne conçois pas comment Mr. de P. a entrepris d'anéantir l'existence des Patagons Géans. En raisonnant suivant sa méthode philosophique, rien n'étoit plus capable que cette existence, de prouver à ses yeux, la dégradation & la dégénération de la race humaine en Amérique. Pour prouver la stérilité & l'ingratitude du sol, ainsi que la dégradation des végétaux dans le nouveau Monde, il dit que les plantes tendres, molles & herbacées de notre Continent, ont été trouvées en Amérique beaucoup plus grandes, plus nourries, plus fortes, sous la forme de sous-arbustes, c'est à dire, des Géans dans leurs espèces parmi les végétaux.

Je rend justice à Mr. de P.: il ne s'étaye pas toujours de preuves de cette espèce. Il a très bien senti que l'existence des Patagons Géans étoit capable de détruire son assertion de la dégradation de la race humaine dans

le nouveau Continent. Aussi a-t-il fait tous ses efforts pour les anéantir. Mais pour réussir à détruire des Géans, il faut les foudres de Jupiter & Mr. de P. ne les avoit pas en sa disposition. Ces Colosses ont peut-être disparu aux yeux éblouis par le spécieux de ses raisonnemens. Les citations qu'il a rapportées pour le contredire, sont avec celles dont il s'étaye, un cahos, mais un cahos, qui n'est difficile à débrouiller qu'à ceux qui n'ont pas lû les relations dans les Auteurs mêmes. Quand on l'examine de près, c'est un nuage d'autant plus aisé à dissiper, que la vérité triomphera toujours, lorsqu'on ne la combattra qu'avec des tas de preuves négatives. Telles sont celles qu'apporte Mr. de P. & qui sont le fondement du préjugé de ceux qui rejettent sans beaucoup d'examen, tout ce qui a un air de merveilleux.

L'amour de ce merveilleux, dit Mr. de P., éblouit les observateurs prévenus, & l'amour propre leurs fait défendre leurs illusions avec opiniâtreté. Cet Auteur seroit-il lui-même dans ce cas là? c'est au lecteur à le décider. Mais je ne pense pas que l'on puisse avec raison, faire le même reproche à Mrs. Chenard de la Gyraudais, & Alexandre Guyot, dont j'apporterai les journaux en témoignage. J'ai fait avec eux un voyage assez long pour avoir le tems de les bien connoître, je les ai reconnu ennemis de ce merveilleux éblouissant; je les ai trouvé capables de voir avec de bons yeux, & de rapporter avec la dernière franchise, les choses comme ils les ont vûes.

Frézier ne dit pas comme les deux Navigateurs dont je viens de parler, qu'il a vû, & mangé avec ces Géans; mais Mr. de P. étant le seul qui l'ac-

que d'avoir été trop crédule, je puis employer le témoignage de ce savant Professeur; puisqu'il entreprit son voyage de la mer du Sud par ordre du Ministère, qui le jugea capable de faire de bonnes observations. Frézier dit (z) que pendant son séjour au Chili, les Indiens des environs de Chiloé, qui se nomment *Chonos*, lui confirmèrent l'existence des Géans Patagons, qu'ils appellent *Chaucahues*; qu'ils en étoient amis, & qu'il en venoit quelquefois avec eux jusqu'aux habitations Espagnoles du Chiloé. Dom Pedro Molina, ci-devant Gouverneur de cette Ile & quelqu'autres témoins oculaires, ajoute Frézier, m'ont dit que ces Géans avoient approchant de quatre varres de haut, c'est à dire, de neuf à dix pieds: ce sont ceux que l'on appelle *Patagons* qui habitent la côte de l'Est de la terre déserte, dont

(z) P. 78.

les anciennes relations ont parlé: ce que l'on a ensuite traité de fables; parceque l'on a vû dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille ordinaire à celle des autres hommes.

Ce recit de Frézier s'accorde parfaitement avec ce qui est rapporté dans les journaux des deux Capitaines François, que j'ai nommés. Quand ils descendirent en 1766. à la Baye Boucaut, vers l'Est du détroit de Magellan, ils ignoroient si le Capitaine Byron Anglois, y avoit vû l'année précédente des hommes d'une taille gigantesque. Leur esprit étoit d'autant moins prévenu & moins susceptible d'illusion à cet égard, qu'avec tant d'autres, ils régardoient peut-être l'existence des Géants comme une fable. Mr. de la Gyraudais devoit être d'autant mieux fondé dans cette opinion, que Mr. Guyot n'avoit vû l'année d'auparavant, sur la côte méridionale

dionale du détroit, que des hommes de la taille ordinaire des Européens. Ces deux navigateurs arrivent dans cette Baye, voyent sur la côte des hommes à cheval, qui leur font signe de venir à eux: ils abordent, descendent & trouvent des hommes dont la grandeur & la grosseur énormes les frappent d'étonnement. Ils donnent dans leurs journaux le détail de cette visite, qui dura près de cinq heures, cette première fois; & il suffit de les lire sans prévention, pour juger que la vérité seule a dicté leur récit. J'ai lu, j'ai copié mot pour mot, ces journaux en original écrits & communiqués de leur propre main. J'en ai donné un extrait fidele à la fin du journal du voyage, que j'ai fait avec eux, aux Iles malouines, & je puis assurer n'y avoir rien ajouté. Je n'y ai point vu ces mots que Mr. de P. cite (a) d'après

(a) Tom. I. p. 309.

le journal des savans de 1767. *Il y rencontra des habitans du pays, dont plusieurs avoient environ six pieds de haut.* Je ne pense même pas que l'on trouve dans ces journaux rien d'équivalent, Mr. de P. auroit pu ne pas s'en tenir à un discours aussi vague, pour asseoir son jugement, & décider aussi affirmativement qu'il le fait, la non existence de ces Patagons. L'Auteur du journal des savans aura déterminé de son chef, cette prétendue hauteur d'*environ six pieds.*

Mr. Guyot s'étant avancé dans le détroit plus que Mr. de la Gyraudais, & y ayant séjourné près de trois semaines de plus, trouva les Patagons de taille ordinaire, qu'il avoit vû l'année précédente, sur l'Ile Ste. Anne, & aux environs: mais il a soin de faire rémarquer la différence qu'il y a entre ceux-ci, & ceux de la Baye Boucaut & du Cap

Grégoire. (b) Les sept qui se présenterent à eux, la première fois qu'ils y aborderent, dont le plus petit avoit *au moins cinq pieds sept pouces* du pied de Roi François, n'étoient qu'un échantillon de ceux que Mr. de la Gyraudais y vit un mois après.

A ceux de l'Ile Ste. Anne peut convenir la qualification de *peuple plus que misérable* que leur donne Mr. de P., ils vivent de coquillages, boivent de l'huile de Loups marins pour regal, & se vétissent de la peaux de ces Amphibies. Réunis vraisemblablement par familles, dans de méchantes cabanes, on peut dire sans se tromper, qu'ils affichent la misere. Mais ceux du Cap Grégoire, ne parurent pas tels à nos deux Capitaines. A la vérité vétus de peaux, mais de peaux de Guanacos & de Vigognes, dont nous

(b) Journal du voyage aux Iles malouines
p. 660.

sommes si curieux, que nous allons les chercher chez eux pour servir à notre luxe; vivant & de la chair de ces animaux & des fruits.

Ces grands Patagons se présentent à Mr. de la Gyraudais au nombre d'environ trois cent, y compris les femmes & les enfans. Ce nombre augmenta beaucoup dans la journée. A cette étiquette croira-t-on sur la parole de Mr. de P., que c'est un peuple peu nombreux, errant dans les fables Magellaniques, où la misere les harcèle & les poursuit sans relâche?

Les récits de nos deux Capitaines François prouvent la vérité de ce qu'on avoit dit à Mr. Frézier dans l'Isle de Chiloé. Il paroît, dit Mr. Guyot, (c) qu'ils ont traite avec les Espagnols; car ils ont une espèce de sabre ou grand couteau à deux tranchans, très-minces, & leurs guêtres

(c) ib. p. 662.

font faites comme celles des Indiens du Chili. Ils prononcèrent quelques mots Espagnols, ou qui tiennent de de cette langue. En montrant celui qui paroissoit être leur Chef, ils le nommerent *Capitan*. Pour demander du Tabac à fumer, ils ont dit *Chupan*. Ils fument aussi à la Chilienne, rendant la fumée par les narines. En fumant ils se frapportoient doucement la poitrine & disoient *buenos*, ils paroissent rusés & hardis.

Mr. de la Gyraudais nous les dépeint (d) d'une quarrure plus que de proportion; ayant les membres gros & nerveux, la taille fort au dessus de celle des plus grands Européens, la face large, le front épais, le nez épatté; les joues grosses; les dents très blanches & bien fournies, les cheveux noirs. Si cette race d'hommes de quatre varres de haut, les mêmes avec lesquels les équipages

(d) ib. 693.

des Navires François ont mangé & couché, n'est pas une race de Géans, au moins prouve-t-elle que la race humaine n'est pas si dégénérée en Amérique, que Mr. de P. voudroit nous le persuader.

Toutes les preuves de cet Auteur contre l'existence des Patagons Géans, se reduisent à dire; que les Navigateurs qu'il cite à son avantage, ne les ayant pas vûs, lorsqu'ils ont été au détroit de Magellan, ceux qui disent les y avoir vûs, nous ont conté des fables & des fauffetés; conséquemment que cette race d'hommes gigantesque n'existe pas & n'a pas existé.

La Logique de Mr. de P. me parroit en défaut sur cet article, comme elle l'est sur bien d'autres. Mr. de Bougainville ne vit pas ces Colosses au premier voyage qu'il fit au détroit de Magellan en 1765. lorsqu'il s'y trouva avec le Capitaine Biron, qui

affaire les y avoir vûs; donc celui-ci nous en impose. Le même Navire & le même équipage de Mr. de Bougainville, lui excepté, y retourna en 1766. avec un autre Navire François, ignorant l'un & l'autre l'existence de ces Patagons Géans. Ils les y trouvent, boivent & mangent, couchent avec eux. Mais qu'en conclura Mr. de P. ? qu'ils ont révé & qu'il se font imaginé voir en réalité des hommes qu'ils n'ont vûs qu'en songe; ou qu'ils font des fourbes, que l'idée du merveilleux a ébloui, & qui s'opiniâtrent à soutenir leur illusion. (e)

Mr. de P. eût eû bien beau jeu, si, (ce qui pouvoit aisément arriver) M. Guyot avoit continué sa route au lieu de mouiller dans la Baye Boucaut avec Mr. de la Gyraudais, & qu'au retour il eût également passé devant, comme il le fit, sans s'y arrêter. Mr.

(e) Discours Préliminaire.

de la Gyraudais auroit plus qu'inutilement assuré avoir vû, bû & mangé avec ces Titans; Mr. Guyot auroit été en droit, au sentiment de Mr. de P., de lui dire vous avez révé. Vous nous contez une fable: J'y étois avec vous; j'ai passé deux fois devant l'endroit où vous dites leur avoir parlé, j'y ai vû de loin des hommes montés sur des chevaux; mais dois-je en conclure que ce sont des Géans? c'est une illusion de vôtre part.

Examinons les relations des autres Navigateurs, qui disent avoir vû, ou n'avoir pas vus cette race gigantesque: voyons en quoi elles sont d'accord, & en quoi elles se contredisent. Je n'examinerai que celle dont parle Mr. de P.

Pigafetta monté sur le vaisseau la *Victoire* commandé par Magellan, dit avoir vû en 1519, au port St. Julien, sur la côte orientale des Patagons,

des hommes hauts de huit pieds ; qu'ils en emmenèrent deux à bord, où l'un mourut pour avoir refusé de prendre aucune nourriture, & l'autre périt du scorbut, sur la côte de la mer du Sud. Ces hommes étoient vêtus de peaux, & portoient des espèces de guêtres ou brodequins faits aussi de peaux de bêtes avec leur poil ; & Magellan les nomma Patagons, parceque cet accoutrement rendoit leurs pieds semblables à des pattes d'animaux. De ce récit de Pigafetta Mr. de P. conclut que ce seroit faire tort à ses propres lumieres que d'accorder la moindre confiance à des fables si grossières. (f) Ce qui les rend cependant vraisemblables, c'est que les habitans du port St. Julien & de toute cette contrée sont encore aujourd'hui connus sous le nom de *Patagons* que Magellan leur donna alors.

(f) Tom. I. p. 290.

Quiros navigea aux terres Magellaniques en 1524. & n'y vit point de Géans. Dans trois voyages faits au détroit de Magellan, par les Espagnols, depuis 1525. jusqu'en 1540. Ils n'y trouverent pas cette race de Colosses, quoique l'équipage du Camargo fût contraint d'hiverner dans le port de Las-Zorras. Drake n'y en vit point en 1578. non plus que le Capitaine Winter, qui commandoit un vaisseau de son Escadre. Sarmiento, au rapport de son Historien Argensola, trouva en 1579. à la pointe méridionale de l'Amérique, des hommes hauts de douze pieds, & bâtit Philippe-Ville dans l'endroit du détroit de Magellan, connu sous le nom de *Baye famine*. La relation faite par Pretty, du voyage de Candisch, au même détroit en 1586. ne dit pas un mot de ces grands Patagons. Mais dans un fécond entrepris en 1592.
Knivet

Knivet dit avoir trouvé au Port désiré, sur la côte de l'Est, non loin du port St. Julien, des Patagons, dont la taille équivaloit à seize palmes. Il méfura deux cadavres nouvellement enterrés sur le rivage, & les trouva de quatorze emfans. Il ajoute avoir vû au Brésil un de ces Patagons, qu'Alonzo Dias avoit pris au port St. Julien: & quoiqu'il fut encore jeune, il avoit déjà treize palmes de haut. Mais ajoute Mr. de P. il est impossible que la relation de Knivet puisse faire impression, même sur des lecteurs crédules.

Chidley ne vit en 1590. sur la côte du détroit de Magellan, que des hommes de taille ordinaire; qui assommerent sept personnes de son équipage. Richard Hawkins trouva au port St. Julien, en 1593. nombre d'Américains de si grande taille, qu'on les prit pour des Géans. Sébald de

G

Wert & Simon de Cordes, rencontrèrent à la Baye verte, des sauvages de dix à douze pieds de haut, dont ils tuerent quelques uns. Mais Jantzfoon, Auteur de cette relation auroit dû se cacher de honte, dit Mr. de P., d'avoir écrit des fables si infipides. La relation du voyage du fameux Olivier de Noort, nous apprend que les gens de son équipage apperçurent au Port désiré des hommes de grande stature; qu'ils tuerent ensuite vingt trois Patagons de taille ordinaire; & qu'ayant enlevé de l'île Nassau deux filles & quatre jeunes garçons, dont les proportions ne paroissent pas gigantesque, l'un de ces garçons, après avoir appris la langue Hollandoise - - leur dit, que dans un pays nommé *Coin* il existoit une race de Géans qu'il appelloit *Tirimenen*, hauts de douze pieds.

Y a-t-il une faute d'impression dans l'Ouvrage de Mr. de P., ou

avoit-il oublié son objet, lorsqu'il ajoute: ceux qui étudient la Géographie dans le judicieux Dictionnaire de la Martiniere, y verront que rien n'est plus vrai, ni plus réel que ce pays de Coin, & ces Géans Tiremenen?

Spilberg suivant Corneille de Maye, ne vit en 1614. que des hommes de taille ordinaire, sur la terre Delfuego. En 1615. le Maire & Schouten ne virent point de Géans vivans sur les côtes Magellaniques; mais en creusant vis à vis l'Ile du Roi, on déterra des ossemens, qui firent conjecturer que les habitans devoient avoir au moins onze pieds de haut. Après leur retour ces deux Navigateurs qui avoient fait le voyage ensemble, se reprocherent mutuellement d'avoir fait insérer dans la relation de leurs commis Aris, des faits controuvés; mais ils ne mettent pas de ce

nombre celui des ossemens exhumés, dont je viens de parler.

Le Pilote du Navire de Garcias de Nodal envoyé par l'Espagne en 1618. pour apprendre la route du Détroit découvert par le Maire, raconte dans sa relation, que Jean de Moore avoit communiqué avec des Sauvages de la côte des Patagons, qui sont de toute la tête plus hauts que nos Européens. Decker Capitaine sur un des vaisseaux confié par les Hollandois à Jaques l'Hermite, pour faire la conquête du Pérou, a donné l'Histoire de cette expédition. Dans le détail qu'il y fait des habitans de l'extrémité de l'Amérique, il ne dit pas un mot de ces Titans.

Wood & Narborough n'y en virent point en 1670, si nous en croyons Mr. de P. Mais ils disent dans leurs relations, avoir vû à huit ou dix degrés plus au Nord que le détroit de

Magellan, des hommes d'une taille extraordinaire.

Messieurs de Gennes & Beau-Chêne-Gouin en 1696. & 1699. ne virent dans ce détroit que des hommes d'une taille ordinaire, qui se peignoient de rouge le visage & tout le corps, & qui n'avoient que les épaules couvertes de manteaux fourrés.

Mr. Frézier se trouva au Chili en 1711. Il dit des Patagons Géans ce que j'en ai rapporté d'après lui. Mr. de P. l'accuse d'avoir transporté la patrie des Patagons de la côte Orientale de l'Amérique à la côte d'Occident & d'avoir dit qu'ils habitent entre l'Île de Chiloe & l'embouchure du Détroit, (g) mais si Mr. de P. n'est pas plus fidele dans ses autres extraits, qu'il l'est dans celui-ci, il est à craindre pour lui, que ceux qui les vérifieront, ne l'accusent lui-même de n'a-

(g) P. 78.

voir pas toujours eu la vérité assez à cœur. Quant à l'article présent Mr. Frézier dit expressement que ceux de Chiloé lui ont dit, que ces Patagons Géans avec lesquels ils communiquoient, faisoient leur séjour ordinaire sur la côte orientale de la terre déserte des Patagons; & que les Chiliens ou *Chonos* les nomment *Chaucahues*. Il ne dit pas un mot de leur séjour entre l'île de Chiloé & l'embouchure du détroit de Magellan.

Seroient-ils les mêmes que les Tyrimenens de la terre de Coin, que le jeune Patagon enlevé par les gens de l'équipage de Noort leur dit être des Géans? je n'ai pas le judicieux Dictionnaire de la Martinière, pour vérifier la position de cette terre.

Mr. de P. n'a pas jugé à propos de citer les autres relations rapportées par Mr. Frézier. Quelques vaisseaux, ajoute celui-ci, ont vû les Patagons

de taille ordinaire, & les Patagons Géans. En 1704. au mois de Juillet les gens du Jaques de St. Malo, que commandoit Harinton, virent sept de ces Géans dans la Baye Grégoire. L'équipage du St. Pierre de Marseille, commandé par Carman de St. Malo, en virent six, parmi lesquels un portoit quelques marques de distinction. Ses cheveux étoient ramassés sous une coëffe de filets, faits de boyaux d'oiseaux, & orné de plumes tout autour de la tête. Leur habit étoit de peaux, le poil en dedans. On leur offrit du pain, du vin & de l'eau de vie qu'ils refusèrent; mais ils firent en revanche présent de leurs carquois garnis de flèches. Le lendemain on en vit d'abord plus de deux cent attroupés sur le rivage.

Le Capitaine Shelvosk est le dernier Auteur, qui parle des Patagons, dans la rélation de son voyage autour

du monde en 1719. Enfin l'Auteur de la lettre au Docteur Maty, dit qu'en passant à Manille, un vieux Capitaine de vaisseaux marchands, nommé Reinaud l'a assuré avoir vû en 1712, sur une côte voisine du détroit de Magellan, des hommes d'environ neuf pieds de haut; qu'il les avoit mesurés lui-même.

En 1741. le fameux Chef d'escadre Anson relacha aux côtes des Patagons tant à l'orient qu'à l'occident, sans y découvrir le moindre indice qu'elles soient habitées par une race d'hommes de taille colossale. Huit Matelots du vaisseau le *Wager* de l'escadre de cet Admiral, abandonnés sur le rivage, y furent pris par des Patagons, qu'ils dépeignent de taille ordinaire. Sur quoi Mr. de P. conclut ainsi: (h) on peut juger après cela du crédit que mérite le journal du Com-

(h) Tom. I. p. 306.

modore Byron, dont le moindre Matelot n'auroit pas osé publier la relation.

Ce Capitaine, ajoute Mr. de P., dit que son vaisseau relacha à la terre Delfuego; qu'il y rencontra des hommes horriblement gros, hauts de plus de neuf pieds, montés sur des chevaux défaits, décharnés & qui n'avoient pas treize paumes de taille.

Mr. de P. n'est pas heureux dans ses citations; il a lu sans doute trop précipitamment les Auteurs qu'il cite & ne s'est pas donné la peine ni le tems de faire sur ses lectures, des réflexions aussi philosophiques qu'il voudroit nous le persuader. Il se trouve encore ici en défaut, la relation du Capitaine Byron non seulement ne dit pas qu'il relacha à la terre Delfuego; mais qu'étant dans le détroit, il vit cette terre à quatre ou cinq lieues de distance. (i) A huit heures dit l'Auteur de

(i) P. 72.

cette rélation, nous découvrimes de la fumée, qui s'élevoit de différens endroits; & en approchant de plus près, nous vimes distinctement un certain nombre de personnes à cheval. A dix heures nous jettames l'ancre sur la côte septentrionale du détroit, à quatorze brasses d'eau: nous étions à environ un mille de terre; & nous n'y eumes pas plutôt mis l'ancre, que les hommes que nous avions vûs sur la côte, nous firent des signes avec leurs mains. Sur le champ nous mimes dehors nos canots, & nous les arrimames.

En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de nos gens qui étoient dans le canot, lorsqu'ils virent des hommes d'une taille prodigieuse--- Nous voyons le Cap de la Vierge à l'Est - Nord - Est, & la pointe de possession à l'Ouest quart de Sud. A vingt verges du rivage, nous

remarquames qu'un grand nombre de ces Géans environnoient la plage, & témoignoiēt par leur contenance, un grand désir de nous voir descendre à terre. Dès que nous y fumes descendus, les Sauvages accoururent au tour de nous, au nombre d'environ deux cent, nous regardant avec l'air de la plus grande surprise, & fouriant à ce qu'il paroissoit, en observant la disproportion de notre taille avec la leur. Leur grandeur est si extraordinaire que, même assis, ils étoient presque aussi hauts que le Commodore debout, (le Commodore a six pieds de haut.) Il leur distribua des colliers de grains, des rubans & autres colifichets. Ces Patagons furent si charmés de ces petits présens, qu'ils regardoient pendus à leur cou, que le Commodore eut beaucoup de peine à se dérober à leurs caresses, surtout à celles des femmes, dont les traits du visage re-

pendent parfaitement à l'énorme grandeur de leurs corps. Leur taille moyenne nous paroît être d'environ huit pieds, & la plus haute de neuf pieds, La taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes. Nous vîmes aussi quelques enfans dans les bras de leurs meres, & leurs traits relativement à leur âge, avoient la même proportion.

On voit par cette relation abrégée, mais fidèlement extraite, que Mr. de P. l'a considérablement alterée, & qu'il fait dire à ce Capitaine ce qu'il n'a peut-être pas même pensé. Pour qu'on ne m'accuse pas de faire à tort ce reproche à Mr. de P. on en jugera sur ses propres expressions; les voici (k) on peut les comparer avec la relation ci-dessus.

„Aussitôt que ces Géants montés
„sur des chevaux nains, eurent ap-

(k) Tom. I. p. 306.

„perçu le Commodore & son escorte,
 „ils mirent pied à terre, vinrent au
 „devant de lui, l'enleverent dans
 „leurs bras énormes, & le caresserent
 „beaucoup en lui donnant des baisers
 „âcres : les femmes lui firent de leur
 „côté, effluer des politesses encore
 „plus expressives : *elles badinèrent si*
 „*sérieusement avec lui*, que j'eus, dit-il,
 „*beaucoup de peine à m'en débarasser.*
 „Elles firent aussi amitié au Lieutenant
 „Cumins, & lui mirent la main sur
 „l'épaule pour le flatter, ce qui le fit
 „tellement souffrir, qu'il en ressentit
 „pendant huit jours des douleurs ai-
 „guës dans cette partie blessée par le
 „poid de la main robuste des sauva-
 „ges. Ce conte de Gargantua,
 „ajoute Mr. de P., fut débité à Lon-
 „dres en 1766. Le Docteur Maty,
 „si connu par sa petite taille & par
 „son journal britannique, se hâta ex-
 „trêmement d'y ajouter foi, & de di-

„vulguer cette fable dans les pays
„étrangers.” Voici comme il s’expri-
me dans sa lettre à Mr. de la Lande.

„L’existence des Patagons est
„donc confirmée, on en a vû & *manié*
„plusieurs centaines. Le terroir de
„l’Amérique peut donc produire des
„Coloffes; & la puissance génératrice
„n’y est donc pas dans l’enfance.”

Si Mr. de P. en écrivant ainfi à
eu simplement deffein degayer son
lecteur après s’être égayé lui-même,
on pourroit le lui pardonner. Il pou-
voit le faire aux dépens de l’existence
des Patagons Géans: a lui permis de
contredire l’évidence même, d’exercer
son talent & d’étaler toute sa vaste
érudition pour mieux réuffir dans son
objet. Mais le public qu’il n’en a pas
prévenu, lui pardonnera-t-il de faire
parler les Auteurs, qu’il donne pour
ses garans, autrement qu’ils ne par-
lent? Je doute que quelqu’Amateur

que l'on soit de critique & de raillerie, on soit d'humeur à lui passer ce ton railleur & méprisant, avec ce ridicule dont il s'efforce de couvrir le récit des Auteurs qui lui sont contraires.

Mais loin que Mr. de P. aît voulu que le public prit tout ce qu'il dit pour un badinage, il annonce positivement, qu'il ne parle que d'après les Auteurs, & les cite. Malheureusement pour lui on trouvé dans leurs écrits, ce qu'il dit ne pas y être, & l'on n'y voit ce qu'il dit en avoir extrait.

Que Mr. de P. moins timide que Mr. de Buffon, veuille soutenir avec lui, que la Nature ne s'est organisée que depuis peu au nouveau Monde; que l'organisation n'y est pas encore achevée de nos jours, c'est une opinion qu'il peut s'opiniâtrer de défendre tant qu'il lui plaira; on ne sera pas obligé de l'en croire sur sa parole; puisque les faits déposent contre lui.

Mais qu'il enchériffe sur Mr. de Buffon, qui ne comprend dans son hypothese que les plantes & les animaux, & que Mr. de P. veuille l'étendre sur toutes les races d'hommes en général Américains, alors on pourra dire de lui ce qu'il dit du Docteur Maty: (1) vos réflexions ne sont pas heureuses, on pourra même ajouter: vos argumens sont bien foibles; & le comble du ridicule est de fermer les yeux à l'évidence, & de vouloir s'appuyer de phénomènes incontestablement faux.

Mr. de P. n'a pas plus respecté la vérité dans les extraits qu'il rapporte des journaux des deux Capitaines françois Mrs. de la Gyraudais & Guyot. Il donne le change à ses lecteurs, en supprimant du journal de ce dernier, tout ce qu'il y dit des Patagons Géans qu'il a vû au détroit de Magellan. Il substitue à cette relation une

partie

(1) ib. p. 307.

partie seulement de ce que Mr. Guyot y rapporte des Patagons, de taille ordinaire, avec lesquels il a plus séjourné qu'avec les autres. Mr. de P. en conclut dans ce cas-cy fort raisonnablement: *ce n'étoit donc pas des Géans comparables à ceux du Commodore Byron.* Mais Mr. de P. avoit dessein d'induire le lecteur en erreur, en faisant contraster la relation de Mr. Guyot avec celles des Commodore Byron & Mr. de la Gyraudais: en donnant à entendre que Mr. Guyot n'a vû d'autres Patagons que ceux de taille ordinaire, & que Mr. de la Gyraudais nous en a imposé, ainsi que Mr. Byron; puisque les deux Capitaines François étoient ensemble dans le Détroit.

„N'est-il pas surprenant, ajoute Mr. de P., que deux observateurs, qui se trouvent dans le même lieu, la même année, & au même mois, varient d'un demi pied sur la taille des

H

„Patagons?“ Il me paroît encore plus surprenant, que Mr. de P. ou l'Auteur du journal des savans, qu'il donne pour son garant, ayent imaginé cette différence. Qu'on lise les relations de ces deux Capitaines, on les trouvera parfaitement conformes, à quelques détails près, qui confirment même l'existence des Patagons Géans.

De toutes ces relations que j'ai citées, quelques unes disent n'avoir pas vû cette race de Titans, ou n'en font aucune mention; toutes les autres assurent les avoir vûs, & leur avoir parlé. Dire avec Mr. de P. aux Auteurs des derniers, qu'ils nous ont conté des fables; qu'ils nous en ont imposé: l'affertion paroît un peu hazardée. On ne nie pas poliment des faits. Quand aux relations qui disent n'avoir pas vû ces Patagons, outre que cette preuve négative de leur existence n'est pas prépondérante avec la preuve affirma-

tive des autres ; il est très - aisé de les concilier. Cette face d'hommes gigantesque a été vue au Port St. Julien par les uns , au Port désiré par d'autres , au Cap Gregoire & à la Baye Boucaut , & ailleurs encore par d'autres Navigateurs. On a descendu dans ces mêmes lieux & on ne les y a pas trouvés. Faudra-t-il en conclure qu'ils n'existent pas ? non , la conséquence n'est pas philosophique. Vous avez une , deux , ou trois maisons à la ville , & à la campagne , j'ai été & même plus d'une fois pour vous y voir ; je n'ai jamais eu le bonheur de vous y trouver ; d'autres ont été plus heureux que moi ; j'en conclurai que votre existence n'est pas un conte , que les plaisirs , que vous avez procurés à ceux qui vous ont vû , le détail des fêtes que vous leur avez données ne sont pas des fables : j'en conclurai que vous ne faites pas votre demeure habituelle

dans une de ces maisons; que vous en changé suivant les saisons, & que j'ai mal pris mon tems pour vous y trouver. L'homme sage, le philosophe doute, quand il ne pense pas avoir des preuves suffisantes pour admettre une chose, surtout lorsqu'elle est extraordinaire; mais il ne nie pas. Une féconde espèce d'hommes nient tout ce qui a un air de merveilleux, pour se donner un réliet de philosophie. Il est du bel air de n'être pas si crédule. On ne veut pas être confondu avec le peuple ignorant, toujours enthousiasmé du nouveau, toujours disposé à adopter les choses les plus extraordinaires.

L'existence d'une race humaine gigantesque est de ce nombre. Depuis le commencement du seizième siècle on nous débite l'avoir trouvée, vers le détroit de Magellan: des Navigateurs nous racontent avoir vûs ces Géants, leur avoir parlé, avoir bû &

mangé avec eux, font la description de leurs vêtemens, de leur figure, de leurs armes, qu'ils ont apportés & montrés à tous ceux qui ont été curieux de les voir. Ces témoignages se sont renouvelés successivement depuis 1519. jusqu'à nos jours, que Mr. de la Gyraudais & Guyot ont porté à Paris des habits & des armes de ces Colosses; ont fait présent de quelques uns à Mr. Darboulin fermier général des Postes de France, chez qui je les ai vûs & mesurés; & chez lequel vraisemblablement on peut encore les voir. L'existence de ces Patagons Géans est cependant encore un problème pour beaucoup de personnes. Comment le résoudre? la solution n'est pas difficile. Que quelques Philosophes accrédités de nos jours se transportent sur les lieux; qu'ils parcourent le pays, & y fassent un séjour assez long, pour le visiter dans les différentes saisons;

qu'ils s'informent des habitans du Chilié & des environs, du terrain qu'occupent ces hommes qu'ils appellent *Chaucahués*, avec lesquels ils communiquent de tems à autre. Si ces philosophes à leur retour, nous disent que toutes leurs recherches ont été vaines: l'existence de ces Géants deviendra pour lors plus que douteuse: on fera du moins fondé, en quelque façon, pour la regarder comme une fiction, malgré les preuves qui subsistent du contraire, que l'on trouve dans les relations des plus célèbres Navigateurs. En attendant le retour de ces Philosophes d'un voyage au moins aussi intéressant que tant d'autres, on peut ce me semble croire, sans être trop crédule, qu'il y a dans cette partie de l'Amérique une race d'hommes d'une grandeur beaucoup au dessus de la notre. Le détail du tems & des lieux, le nom que Magellan leur a

donné & qu'ils conservent encore parmi nous; toutes les circonstances qui accompagnent ce qu'on en dit, semblent porter un caractère de vérité suffisant pour vaincre la prévention naturelle qu'on a pour le contraire & prouver à Mr. de P. que la race humaine n'est pas si dégénérée dans l'Amérique qu'il voudroit nous le persuader. La rareté du spectacle à peut-être causé quelque exagération dans les mesures de la taille de ces Colosses; mais si l'on doit les regarder comme estimées, & non prises à la rigueur, on verra qu'elles diffèrent peu entre elles.

Pour nous convaincre de cette existence, Mr. de P. dit qu'on auroit dû nous en amener quelques uns, ou du moins nous apporter en Europe quelques squelettes de ces Géans; Mr. Guyot que j'ai cité ainsi qu'un autre Capitaine Maloin, m'a dit dans le courant de notre voyage aux Iles

Malouines, qu'en revenant du Pérou, un peu avant la guerre dernière, une tempête l'obligea de relâcher à la côte des terres Magellaniques; qu'il y trouva un squelette entier, à la grandeur duquel on jugea que l'homme de qui étoit ce squelette devoit avoir eu dans son vivant, au moins douze à treize pieds de haut. Qu'étonné de cette grandeur énorme, il avoit mis ce squelette dans une caisse, l'avoit porté à son bord, pour le montrer en Europe. Mais que quelques jours après, son vaisseau ayant été assailli d'une nouvelle tempête plus violente que la première, l'Archevêque de Lima, passager sur son Navire, pour retourner en Espagne, persuada l'équipage que les offemens de ce Payen, que Mr. Guyot avoit mis dans son vaisseau, étoient cause que Dieu les punissoit par cette tempête, & qu'il falloit contraindre le Capitaine de les

jetter à la mer: ce qui fut exécuté malgré toutes les raisons de Mr. Guyot. Deux jours après l'Archevêque tomba malade, mourut presque subitement; & fut aussi jetté à la mer. Mr. Guyot prit occasion de cette mort, qu'il dit aux Espagnols être une punition du ciel, de ce que l'Archevêque avoit soulevé contre lui Capitaine l'équipage du Navire, pour un squelette, qu'il n'y avoit mis que pour satisfaire la curiosité des Européens, & convaincre les incrédules de l'existence de cette race gigantesque. Ce fait prouve encore contre Mr. de P. non seulement la réalité des Patagons Géants; mais que les Espagnols ne sont pas même aujourd'hui guéris du préjugé qu'un cadavre, ou un squelette humain, gardé dans un Navire traîne avec lui la tempête & le mauvais tems.

Mais quand Mr. Guyot, ou quel-
qu'autre Navigateur auroit apporté un
ou deux squelettes entiers de Géants,
ou même en eussent amené de vivants,
en auroit-on été moins incrédules sur
l'existence d'une race composée d'hom-
mes de cette espèce? non, on au-
roit dit en les voyant, ce sont des
Géants; mais tels que la Nature en
fait naître quelquefois en Europe; &
dont l'existence ne prouve pas une race
d'hommes gigantesques dans notre
Continent.

Quelle convaincante que puisse
être une race d'hommes plus grands,
plus gros, & plus robustes que ceux
de notre Continent, pour prouver
que la nature humaine n'est pas dégra-
dée, ni dégénérée en Amérique, les
incrédules à cet égard exigent d'autres
preuves que celles de l'existence de ces
Géants; puisqu'elle est encore au
moins un problème pour eux. Ces

preuves seront fondées sur le rapport, je puis dire unanime des Auteurs, qui nous ont donné des relations des peuples du nouveau Monde.

En montrant contre Mr. de P. la bonté, la beauté & la fertilité du Sol de l'Amérique, nous l'avons suivi du Nord au Sud; retournons sur nos pas, & voyons si les Voyageurs ont vû les peuples de ce pays-là par les yeux de cet Auteur; s'ils ont trouvé la race humaine essentiellement viciée dans toutes ses facultés physiques; si la dégénération avoit atteint les sens & les organes des hommes; si ces hommes sont encore aujourd'hui une espèce dégénérée, lâche, impuissante, sans force, sans vigueur, sans élévation dans l'esprit, sans mémoire, incapable d'enchaîner ses idées & supérieure enfin aux animaux, mais seulement par l'usage de la langue & des mains; inférieure d'ailleurs au plus

foible, & au moins spirituel des Européens.

Les Américains du Chili sont de bonne taille, dit Frézier; (n) ils ont les membres gros, l'estomac & le visage larges, sans barbe; les cheveux gros comme du crin, plats & noirs. On ne voit gueres d'hommes dans les autres parties du monde, qui en approchent pour la légereté, pour la force à soutenir la fatigue, & pour l'adresse à monter un cheval. Malgré leurs fréquentes débauches, ils vivent des siècles sans infirmités, tant ils sont robustes.

Leur couleur naturelle est bazanée, tirant sur celle du cuivre rouge. Cette couleur est générale dans toute l'Amérique, tant méridionale que septentrionale. Sur quoi il faut remarquer que ce n'est point un effet de la qualité de l'air qu'on y respire, mais d'une

(n) P. 61. & suiv.

affection particulière du sang, car les descendans des Espagnols, qui s'y sont établis & mariés avec des Européennes, & conservé sans mélange avec les Chiliennes, sont d'un blanc & d'un sang plus beau & plus frais que ceux d'Europe, quoique nés dans le Chili, nourris à peu près de même manière & ordinairement allaités par les naturels du pays.

On ne peut pas attribuer cette couleur de cuivre rouge bazannée, naturelle à la peau des Chiliens, au climat du Chili, puisqu'elle est commune à tous les habitans des deux extrémités du nouveau Monde, & à ceux qui vivent entre les deux Tropiques. Le froid & le chaud n'y contribuent donc en rien, & les observations de Mr. de P. portent par conséquent à faux?

Sont elles plus exactes par rapport au degré de chaud & de froid si différent en Amérique en deça de l'Equa-

teur, & sous le même parallèle dans notre Continent (o)? il l'ignore. Mais je sçai qu'il n'est pas vrai que le froid soit plus vif dans l'Hémisphère Austral, au même degré qu'en deça de l'Equateur. Les deux freres Pierre Duclos, & Alexandre Guyot ont doublé deux fois le Cap Horn au cinquante sixieme degré de latitude Australe, au milieu de l'Hyver du pays; & même pour éviter les courans violens, & les vents contraires, que l'on rencontre ordinairement près de ce Cap, ils furent obligés de s'élever jusqu'au soixantieme degré: ou environ. Ils m'ont assuré n'y avoir pas ressenti la même rigueur de froid qu'en Europe au quarante huitieme.

Les François que nous avons établis aux Iles Malouines, sous le cinquante deuxieme parallèle, y ont passé trois Hyvers consécutifs. Mrs.

(o) Tom. I. p. 11.

de la Gyraudais & Guyot ont relâché pendant deux mois d'Hyver au détroit de Magellan. Ils m'ont également assuré que le froid y avoit été très modéré & même si doux aux Iles Malouines, que sur les eaux dormantes, la glace n'avoit pas été assez forte pour porter, sans se fondre, une pierre du poids de deux ou trois livres.

Au Chili comme dans presque toute l'Amérique, le Sexe a une si bonne constitution de corps, qu'il ne semble pas avoir été compris dans la punition portée contre la gourmandise & la défobéissance de la première mere du genre humain. Les Américaines se délivrent du fardeau naturel sans le secours des sages-femmes, & mettent leurs enfans au monde avec une facilité que nos Européennes auroient peine à concevoir. Le tems même de leurs couches ne dure que deux ou trois jours. (p)

(p) La Houtan p. 138.

Si c'est là une preuve de la dégradation de la race humaine, les infirmités & la foiblesse feroient donc une perfection: alors Mr. de P. aura raison d'avancer que nous pouvons nous flatter d'être mille fois plus parfaits que les Américains.

Ils élevent leurs enfans de maniere qu'on les voit marcher fans appui dès l'âge de six mois; & l'on ne trouve gueres parmi eux de ces âges abrégés que l'on rencontre si communément chez nous. La durée de leur vie passe ordinairement le terme de la nôtre; leur vieillesse est extrêmement vigoureuse; (q) à quatre vingt dix ans les hommes engendrent encore.

Laet nous assure même avoir vû des sauvagesse fécondes encore à quatre vingt.

Les Caraibes vivent cent cinquante ans & quelquesfois davantages.

Mr.

(q) Hist. Nat. des Antilles.

Mr. de Laudonniere & les sept François qui échapperent dans la Floride, aux cruautés des Espagnols, furent accueillis par le Roitelet *Saturiova* âgé de plus de cent cinquante ans, & qui avoit chez lui ses petits fils jusqu'à la cinquieme génération inclusive-ment. (r) Vincent le Blanc donne une vie aussi longue aux Canadiens & à ceux du Royaume de Cafubi. Pirard dit la même chose des Brésiliens, d'autres des Péruviens, & des autres peuples de l'Amérique. Si cette durée de la vie n'est pas une preuve d'une bonne constitution corporelle, j'avoue que j'ignore ce qu'il faut à Mr. de P. pour l'en convaincre.



(r) *ibid.*

§. III.

*Des qualités du cœur & de l'esprit
des Américains.*

Le sentiment des Auteurs n'est pas moins unanime sur les qualités du génie, de l'esprit & du cœur des naturels de l'Amérique, qu'il l'est sur la bonne constitution de leurs corps. Nous avons vû qu'en quelque canton que l'on aille, l'on y trouve des hommes bien faits, de belle taille & d'une constitution si robuste qu'elle est à l'épreuve de tout. Mr. de P. nous les avoit cependant présentés comme une race d'homme énervée, & viciée jusques dans ses principes. Il nous dit avec la même assurance, mais avec aussi peu de fondement, que les facultés de leur ame ne le sont pas moins. Peut-être a-t-il jugé de tous les peuples du nouveau Continent par les Péruviens qui habitent aujourd'hui avec

les Espagnols, ou dans leur voisinage, mais il se feroit bien trompé.

Ce que les naturels du Pérou ont de commun avec ceux du Chili & de quelques autres, c'est qu'il ne font pas moins yvrognes, ni moins adonnés aux femmes, (s) & qu'ils vivent néanmoins des fiécles. Ils font également sans ambition pour les richesses, qu'ils tirent des entrailles de la terre, pour satisfaire notre cupidité. Mais ils en different beaucoup quant à la bravoure & la hardiesse.

Les Péruviens d'aujourd'hui sont timides, pusillanimes, au reste malins, dissimulés & fournois; c'est l'appanage de la foiblesse, & des ames subjuguées. Les Espagnols en ont toujours agi, & agissent encore avec ces Indiens comme avec des vaincus opiniâtres, contre lesquels on employe la force supérieure que l'on a sur eux, & avec une

(s) Frézier p. 56. & 76.



barbarie tyrannique, qui égale la plus grande inhumanité. Cette barbarie toujours soutenue par les mauvais traitemens que les Péruviens en effuyent, les rend craintifs: la timidité est toujours lâche & sans cœur. Mais les peuples des Andes, du Chili, des environs de la Guyanne & du Mexique ont conservé leur ancienne bravoure qui les a soustrait jusqu'à présent à la domination Espagnole.

Mr. de P. l'ignoroit peut-être, ainsi que le courage, la bravoure & la liberté dont jouissent encore tous les peuples de l'Amérique septentrionale, & d'une partie de la méridionale, lorsqu'il a dit qu'ils n'avoient eu ni le courage de s'opposer à l'esclavage, ni celui de travailler à s'y soustraire.

On ne doit pas être surpris s'il y a aujourd'hui si peu d'Indiens au Pérou, malgré le nombre prodigieux d'habitans de ce grand Empire avant la con-

quête qu'en firent les Espagnols. Le travail des mines en a diminué extraordinairement le nombre. Les cruautés des Curés & des Corrégidors en ont engagé beaucoup à fuir chez les nations voisines, qui ne sont pas conquises. . . . Ceux-ci sçavent très-bien s'accorder sur leurs intérêts communs. C'est par leur bravoure, & leur bonne conduite qu'ils ont autrefois empêché les Incas du Pérou de pénétrer chez eux, & qu'ils ont borné les conquêtes des Espagnols à la riviere de *Biobio* & aux montagnes de la Cordiliere, où l'on trouve une infinité de mines de toutes sortes de métaux & de minéraux, le fer excepté. Mais on y supplée dans ce pays-là par la fonte (v) & le cuivre. Ce dernier s'y trouve même pur, & en masses si considérables, qu'on y a vû des *Pepites*, ou morceaux de plus de cent quintaux.

(v) Frézier, ib.

Don Juan de Mélandes a donné le nom de St. Joseph à la montagne d'où on le tire. Il en montra à Mr. Frézier un morceau du poids de quarante quintaux, qu'il employoit pendant son séjour à la conception, dit cet Auteur, (x) à faire six Canons de campagne de six livres de balle.

Ces montagnes me rappellent d'avoir lû dans l'Ouvrage de Mr. de P. (y) que l'élevation du terrain de la Tartarie orientale forme la bosse la plus élevée, & la plus énorme de notre Globe. Il avoit oublié sans doute, que depuis qu'on a mesuré les montagnes de *Cimboraco*, la hauteur & l'étendue des Andes ou Cordilleres, elles ont été reconnues unanimement pour les montagnes les plus élevées de toute la terre. Il l'avoit dit lui-même d'après les observations de Mrs. de la Condamine

(x) *ibid.*

(y) Tom. II. p. 343.

& Bouguer. Ce feroit donc en Amérique, & non en Tartarie, suivant son systême, qu'il faudroit chercher les plus anciens peuples de l'Univers: il traite cependant les Américains de peuple nouveau & encore dans l'enfance. Pour appuyer cette hypothèse Mr. de P. nous les représente comme des hommes dont les facultés sont encore tellement engourdies qu'on n'a pu jusqu'à présent, les développer pour en faire des hommes. Si nous en croyons cependant ceux qui ont vécu longtems avec eux, ils ne manquent pas d'esprit, & il n'a besoin que de culture. (z) Ils raisonnent fort bien, & ne font rien qu'ils n'y ayent mûrement pensé. Ils consultent toujours entr'eux avant que d'entreprendre quoique ce soit, prennent l'avis des anciens, auquel ils defèrent beaucoup, à cause de leur expérience.

(z) Voyage de la France équinoxiale p. 351 & suiv.

Nous reconnoissons la bonté de leur esprit, dit le Baron de la Hontan, dans leur façon de traiter avec nous, & surtout dans leurs ruses de guerre. Ils sont même dissimulés; & souvent lorsqu'ils vous caressent le plus, c'est alors qu'il faut s'en défier. Ils ont naturellement du penchant pour la gravité, ce qui les rend très circonspects dans leurs paroles & dans leurs actions; (a) cependant ils gardent un certain milieu entre la gayeté & la mélancolie; mais les jeunes gens sont gais, & trouvent les manieres françoises assez de leur goût.

Lorsqu'ils sont avec des amis sans témoins, ils raisonnent très bien, & avec autant de hardiesse que lorsqu'ils sont dans le conseil. Ce qui paroitra extraordinaire aux personnes qui ne les connoissent pas sous d'autres idées que celles de *Sauvages*, c'est que n'ayant

(a) P. 303. & suiv.

pas d'études, & suivant les pures lumières de la Nature, ils soyent capables de fournir à des conversations souvent de plus de trois heures, sur toutes sortes de matieres, & dont ils se tirent si bien, qu'on ne regrette jamais le tems que l'on a passé avec ces philosophes rustiques.

Les Mexicains sont bien partagés du côté de l'esprit; (b) ont du génie pour la musique instrumentale, & pour la peinture. Ils font de très jolis tableaux avec les plumes de leur admirable oiseau *Cincon*; & ils excellent en ciselure d'orfèvrerie, comme les Chiliens en broderie d'or & d'argent: leurs ouvrages sont admirés des connoisseurs.

Quoique les Sauvages n'ayent pas appris la Géographie, ils font les Cartes les plus exactes des pays qu'ils con-

(b) Atlas & Dissert. de Guedeville. Tom. VI.
p. 102. & suiv.

noissent. Il n'y manque que la latitude & la longitude des lieux. Ils y marquent le vrai Nord, suivant l'étoile polaire, les ports, les havres, les anses, les rivières, les côtes des lacs, les montagnes, les bois, les marais, les chemins, les prairies &c. en comptant les distances par journées, demi-journées de guerriers; chaque journée valant cinq lieuës. Ces Cartes chorographiques particulieres sont faites sur des écorces d'arbres. (c) Ils ont une idée merveilleuse de tout ce qui est à leur portée, ayant acquis leurs connoissances par une longue expérience, & par le raisonnement. On les voit traverser des forêts de cent lieuës sans s'égarer; & connoissent exactement l'heure du jour & de la nuit, lors-même que le tems est couvert à ne voir ni le soleil, ni les étoiles. Leur vûe est si bonne & leur odorat si fin

(c) La Hontan p. 203.

qu'ils suivent la piste des hommes ou des bêtes sur l'herbe & sur les feuilles. On ne sauroit donc disconvenir, continue *la Hontan*, que les Sauvages n'aient beaucoup d'esprit, & qu'ils n'entendent parfaitement bien leurs intérêts & ceux de leurs nations. (d)

Sans avoir de Licurgues pour Législateurs, les Caraïbes, & en général tous les Américains respectent infiniment les vieillards, les écoutent avec attention, déferent aux sentimens des anciens, & se régient sur leurs volontés. Ils sont naturellement francs, véridiques, & ont donné dans tous les tems des marques de candeur, de courtoisie, d'amitié, de générosité, & de gratitude. Ceux qui les ont pratiqué longtems leur rendent plus de justice que Mr. de P. Si l'on trouve aujourd'hui chez eux le mensonge, la perfidie, la trahison, le libertinage,

(d) ib. p. 112.

& plusieurs autres vices, on doit s'en prendre aux pernicioeux exemples des Européens, & aux mauvais traitemens que ceux-ci ont exercé contre eux. A chaque page des relations, on voit combien ceux de l'ancien Continent ont fait valoir dans le nouveau, l'art qu'ils sçavent si bien, de tromper vilainement. On y voit la foi promise, faufcée lâchement dans toutes les occasions; les Européens toujours pillant, brûlant impitoyablement les maisons & les villages des Américains, violant leurs femmes & leurs filles, & se laissant emporter à mille autres excès inconnus à ces peuples avant que les Européens les eussent fréquentés.

Mr. de P. accuse les naturels du nouveau Monde d'une indifférence hébétée à l'égard de tout, & d'une insensibilité stupide, qui font, dit-il, le fond de leur caractère, au point qu'aucune passion n'a assez de pouvoir sur

eux, pour ébranler leur ame, (e) que c'est un vice de Nature, une foiblesse d'esprit & de corps. Mais l'en croira-t-on plutôt que ceux qui les ont fréquentés longtems? Il est vrai qu'il ne sont pas jaloux, & se moquent des Européens à cet égard. On ne voit jamais parmi eux cette fureur aveugle, que nous appellons amour. Leur amitié, leur tendresse quoique vive, & animée, ne les entraîne jamais dans ces emportemens & ne les portent pas à ces excès que l'amour inspire à ceux qui en sont possédés. Jamais femme ni filles n'ont occasionné de défordres chez eux. Les femmes sont sages & les maris aussi: non par indifférence, mais par l'idée de la liberté qu'ils ont de dénouer quand ils veulent, le lien du mariage. Les filles sont libres, maitresses de leurs corps & de leurs volontés, ainsi que les garçons, elles

(e) Tom. II. p. 154.

usent de cette liberté, comme bon leur semble, sans que pere, mere, frere ni sœur ayent droit de leur faire des reproches à ce sujet. (f)

Mais les Américains ne sont pas indifférents sur la gloire; ils se piquent même de valeur. Quand Mr. de P. a parlé d'eux comme il l'a fait, il ignoroit leur amour pour la gloire, & que leur vanité est le vrai mobile de presque toutes leurs actions.

L'aventure du Pere Feuillée prouve bien que ces peuples ne sont pas si insensibles que le dit Mr. de P. un seul mot, le terme de *pauvre femme* manqua à lui couter la vie. Recevez *pauvre femme*, cette Piastre, dit le Pere Feuillée à une vieille Indienne, qu'il croyoit dans la misere. „Je n'eus „pas achevé de prononcer ces paroles, „dit-il, (g) que s'élevant de rage sur

(f) La Houtan p. 131.

(g) P. 386.

„ses pieds, elle se jetta sur moi avec
 „furie, prête à m'égorger; de plus
 „elle m'accabla de mille injures, & de
 „mille différentes malédictions, dont
 „la langue Indienne est toute remplie;
 „me reprocha les cruautés atroces que
 „les Européens avoient exercées sur
 „eux, en ravissant leurs biens, &
 „leurs trésors; elle me fit sentir que
 „je ne devois pas la traiter de *pauvre*
 „*femme*, disant que je n'étois moi-
 „même qu'un gueux, contraint d'aban-
 „donner mon pays, & d'entreprendre
 „de si longs & de si pénibles voyages
 „pour venir enlever leurs trésors;
 „qu'aureste les Indiens possédoient
 „plus de richesses dans un petit coin
 „de leur Empire, que les Européens
 „dans toute l'étendue de leurs plus
 „grands Royaumes. . . Les deux In-
 „diens qui étoient avec elle, se con-
 „tentèrent de me chasser de cette ca-
 „bane, par ordre de cette mégère,

„qui ne voulut jamais entendre rai-
„son; & me jetta ma piaſtre au nez.
„Je la ramaffai, quoiqu'afſez mortifié
„d'avoir donné de l'argent pour me
„faire accabler d'injures, & me voir
„même expoſé à perdre la vie. Je
„me trouvai fort heureux d'être échap-
„pé de leurs mains à fi bon marché.”

Cet exemple entre mille autres
prouve combien Mr. de P. a tort de
dire que rien n'eſt capable d'émouvoir
leur ame. D'ailleurs ils ſont très ja-
loux de paſſer pour vaillans & coura-
geux. Cette ambition les porte à
ſouffrir les plus cruels tourmens ſans
ſe plaindre. Auſſi les naturels des Iles
Antilles & de la terre ferme qui les
avoifine, aiment à être appellés *Ca-*
raibes; parcequ'en leur langue ce ter-
me ſignifie *brave & belliqueux*. Ils
ne ſont cruels qu'envers leurs ennemis
reconnus; par la douceur & les bonnes
manieres on gagne tout ſur eux. J'ad-
mire

mire la réflexion de Mr. de P. à cet égard. Est-elle bien philosophique, quand il en conclut que les Américains, n'en font que plus stupides, & par là se rapprochent davantage des enfans & des animaux que l'on apprivoise par la douceur? Pense-t-il donc que pour être homme, on doit être inaccessible aux sentimens d'honneur, aux impressions de la douceur & de l'humanité; ou que tous les hommes sont du caractère des Nègres & de quelques autres nations, qui veulent être menés rudement & à force de coups, sans quoi ils deviennent insolens, paresseux & infidèles? Ce seroit par là même qu'ils ressembleroient bien mieux aux Anes & autres animaux domestiques qu'on ne fait obéir qu'à coups de bâton.

Non, non les Américains sont des hommes, & des hommes susceptibles de sentimens de gratitude. Ils sentent

K

le bien qu'on leur fait, ne l'oublient pas dès qu'ils n'ont plus besoin de vous, comme la plûpart des peuples civilisés de notre Continent; & ils se conduisent par principes d'honneur & de reconnoissance.

Les richesses ne les tentent pas; ils n'ont pas l'ambition d'accumuler de l'or & de l'argent; mais si en conséquence de leur indifférence à cet égard, Mr. de P. a raison de les traiter de stupides, nous avons donc été jusqu'à présent des sots admirateurs de Bias & de ces autres Grecs à qui nous avons donné les titres de *sages* & de *philosophes*. Ceux-ci méprisoient les richesses, & ceux qui avoient l'ambition d'en amasser. Les Américains reprochent à tous propos aux Européens leur avarice & l'ambition qu'ils ont d'accumuler des biens; pour eux, qui n'en jouissent pas, & pour leurs enfans, qui les prodiguent ensuite.

Ils se moquent de nous, dit l'Auteur de l'Histoire naturelle & morale des Antilles, ils se moquent de nous, & disent que, puisque la terre est si capable de fournir la nourriture à tous les hommes, ils devroient s'occuper simplement de sa culture. Aussi ajoute le Chevalier de Rochefort, font-ils libres des soucis des choses qui appartiennent à la vie & incomparablement plus robustes, plus sains, plus gras que les Européens. Ils vivent sans chagrin, sans inquiétudes, méprisant l'or & l'argent, comme les Lacédémoniens. Les préjugés de l'éducation nous les font regarder comme des hommes réduits à la dernière misère; mais ils sont effectivement plus heureux que nous. Ils ignorent les curiosités & les commodités superflues, qui deviennent des besoins pour nous, & que l'on recherche en Europe avec tant d'avidité & de peines. Ils s'en

passent, & avec réflexion. Leur tranquillité n'est point troublée par les subfides & l'inégalité des conditions. Ils ne souhaitent pas cette magnificence de logemens, de meubles, d'équipages qui ne font qu'irriter l'ambition sans la satisfaire, & flattent quelques momens la vanité, sans rendre l'homme plus heureux. Ce qui est encore plus remarquable, dit Frézier, c'est qu'ils sentent très-bien leur bonheur, quand ils nous voyent chercher de l'argent avec tant de fatigues.

Il faut peu de chose pour ranimer leur fierté naturelle; & comme ils sont fort orgueilleux ajoute le même Auteur, ils souffrent avec peine la vanité de ceux qui veulent les commander. Mais l'on trouve parmi ces peuples que nous appellons *Sauvages*, autant de police, & plus de bonne foi que chez les nations les plus éclairées, & les mieux gouvernées. S'ils vont à la

chasse ou à la pêche; s'ils abattent des arbres pour faire des maisons, ou clore un jardin, ils le font autant par divertissement que par le besoin de nourriture, & par la nécessité de se garantir des bêtes féroces. Ces peuples ne peuvent revenir de l'étonnement que leur cause la préférence que les Européens donnent à l'or & à l'argent sur le verre & le cristal, qui ont, disent-ils bien plus d'éclat & de brillant. Ils montrent aux chrétiens une pièce d'or en leur disant: voila le Dieu des chrétiens. Pour ceci ils quittent leurs pays; pour ceci ils viennent nous persécuter, nous chasser de nos habitations; pour ceci ils se tuent; pour ceci ils sont toujours dans l'inquiétude & les soucis. Quand ils voyent un Européen triste & pensif, ils lui en font doucement la guerre, & lui disent: Compere (terme d'amitié) Compere tu es bien misérable d'exposer ta

personne à de si pénibles voyages, de te laisser ronger à tant de foudres. La passion des richesses te fait endurer toutes ces peines. Tu appréhendes continuellement que quelqu'un ne te vole en ton pays, ou dans celui-ci, ou que tes marchandises ne foyent englouties par la mer: ainsi tu vieillis en peu de tems; tes cheveux blanchissent, ton front se ride, mille incommodités te tourmentent; & au lieu d'être gai & content, ton cœur rongé par le chagrin te fait courir à grande hâte au tombeau. Tu viens nous chasser de notre pays, & tu nous menaces sans cesse de nous ôter le peu qui nous en reste: que veux-tu donc que devienne le pauvre Caraïbe? faudra-t-il qu'il aille habiter la mer avec les poissons? ta terre est donc bien mauvaise, puisque tu la quitte pour venir prendre la mienne; ou tu as bien de la malice de venir

ainsi de gayeté de cœur me persécuter. (h)

Cette plainte, ce doux reproche font-ils d'un stupide & d'un hébété? je le demande à Mr. de P. & à ceux qui adoptent son opinion: ou plutôt n'est-ce pas une leçon donnée à des gens, qui ont en effet besoin d'aller à l'école de la raison & du bon sens?

Oui les naturels de l'Amérique en ont beaucoup. Ils aiment & estiment leur pays plus que celui des autres. Ont-ils tort? que viendroient-ils chercher en Europe pour les besoins de la vie, & la conservation de leur existence, unique objet de leurs desirs? plus sensés, plus sages que nous ils sont comme Socrate, de qui Platon disoit, qu'il étoit moins sorti d'Athènes pour voyager, que les aveugles & les boiteux: qu'il ne désira jamais de

(h) Histoire naturelle & morale des Iles Antilles.

voir d'autres villes que la sienne, ni de vivre sous d'autres loix.

Nos ambitieux à qui la passion des richesses tourne la tête, & leur ôte la faculté de réfléchir philosophiquement, taxent, avec Mr. de P. cette indifférence de foiblesse d'esprit & de corps. Ne devoient ils pas la regarder comme une vertu? elle est d'autant moins étonnante chez les Américains, que le Sol des pays qu'ils habitent, leur fournit de lui-même, non seulement tout ce qui est de nécessité, mais encore mille agrémens, dont nous ne jouissons chez nous qu'à force de peines & de travaux. Ulyffe le plus sage des Grecs, dit Cicéron, (i) préféra Ithaque à l'immortalité.

(i) Tanta vis patriæ est, ut Ithacam illam in asperrimis Saxulis tanquam nidulum affixum sapientissimus vir immortalitati ante poneret. Cic. Lib. I. de Orat.

Ces peuples, qu'un orgueil fort mal placé nous fait mépriser, sont heureux au moins en ce qu'ils ignorent le *tien* & le *mien*, ces deux mots si funestes à la Société, & desquels ont pris naissances toutes les divisions, toutes les querelles qui s'élevent parmi les hommes. L'intérêt ne cause point de procès parmi eux. Tout ce qui est à l'un est à l'autre; & les secours mutuels qu'ils se prêtent en toutes occasions, font voir que, si leurs mœurs manquent de culture, & de ce qu'il nous plait d'appeller du beau nom de *politesse*, les principes naturels d'humanité sont encore plus entiers parmi eux, que chez les peuples civilisés, qui les méprisent. Cette indifférence des Américains pour les richesses n'a pas la religion pour principe, puisqu'on convient presque unanimement qu'ils n'ont aucun culte; & que l'on ne trouve pas même dans leurs langues

un terme pour exprimer la Divinité. C'est une vraye philosophie naturelle, & non une apathie générale pour tout. Extrêmement ambitieux de gloire, quand il faut aller à la guerre, les chefs les exhortent tous à se bien comporter. Ils leur remontrent la gloire qu'ils recevront, s'ils se font remarquer par des actions de courage & de bravoure; & au contraire l'infamie éternelle qui les attend, s'ils sont lâches & poltrons.

On ne voit parmi eux d'autres honneurs héréditaires, que celui d'être respecté comme anciens à cause de leur expérience. Le Chef ou Capitaine ne doit le choix que l'on fait de lui qu'à son courage, sa bravoure, sa bonne conduite & ses belles actions. Anciennement celui qui aspirait à cette dignité étoit obligé de passer par des épreuves capables d'en faire perdre l'envie au plus intrepide: Il devoit

tout endurer, fans faire paroître le moindre signe de douleur. On peut voir le détail de ces épreuves dans les relations de Laet, de Lery, de Biet, dans les dissertations de Guedeville &c. aujourd'hui presque toutes les nations du nouveau Monde choisissent pour chef, ceux qui se sont acquis beaucoup de réputation de force, de bravoure, & de courage dans les guerres qu'ils ont soutenues contre leurs ennemis.

Mais le Chef ou Cacique n'a d'autres fonctions que de marcher à la tête de ses Camarades pour le tems de la guerre; d'en exposer le sujet, après avoir convoqué l'assemblée; de prescrire les jours de pompe & de réjouissance: mais il n'a aucun pouvoir sur ceux de la nation.

Ces peuples si idiots suivant nous conservent cependant un tel sentiment de liberté qu'ils traitent les Européens de vils esclaves, sur ce qu'ils se sou-

mettent aveuglement aux volontés d'un seul homme; qui dispose d'eux comme d'un troupeau de moutons & de mario-nettes qu'il fait mouvoir à son gré.

Où Mr. de P. trouvera-t-il donc cette prétendue lâcheté des Améri-cains? en ce qu'il font la guerre par surprise: comme si parmi les Euro-péens on ne se fait pas encore aujour-d'hui un mérite d'employer la ruse pour surprendre son ennemi. Igno-roit-il l'axiome, *virtus an dolus quis in hoste requirat?* La ruse & la sur-prise ne font donc pas toujours des preuves de lâcheté. Les Canadiens, les Mexicains, les Caraïbes font, il est vrai, la guerre par surprise; mais tout le monde sçait qu'ils font bra-ves, (k) courageux, qu'ils veulent tou-jours vaincre ou mourir; & se font plutôt hacher en pièces que de se lais-ser prendre. Ils se jettent même avec

(k) Hist. Nat. des Antilles.

fureur au milieu des ennemis, pour culbuter tout ce qui leur fait résistance, & pour arracher des mains des ennemis leurs camarades blessés ou prisonniers. Les Icaques s'estimeroient déshonorés, si, lorsqu'ils arrivent sur le territoire de leurs ennemis, ils ne leurs donnoient avis de leur arrivée (1) & ne les sommoient de prendre les armes pour se défendre.

Les Américains voisins du Chili, peuple belliqueux, qui ont souvent vaincu les Espagnols, & n'en ont pu encore être subjugués, leur font déclara la guerre & leur dire: *nous irons te trouver dans tant de lunes.* Les Incas faisoient de même avant l'invasion des Espagnols. Presque tous ces peuples ont la gloire & la bravoure en si grande recommandation, que pour en réveiller & nourrir les sentimens dans le cœur de la jeunesse, ils ne peuvent

(1) Garcilasso. Liv 5. Chap. 12.

se marier qu'au retour de la guerre. Ceux qui ne s'y sont pas comportés vaillamment, ne trouvent point de filles, qui veuillent les épouser. Une femme est le prix du courage & des sentimens généreux. Chez les Bresiliens il faut avoir tué quelques ennemis, & en montrer les dépouilles: cet usage est encore en vigueur dans quelques Cantons de la Tartarie & de la Carmanie. (m) Qui ne sçait que Saül exigea de David les têtes de cent Philistins, comme une condition préalable pour lui accorder sa fille en mariage?

Non, il n'est pas vrai que les naturels de l'Amérique soient tous une race d'hommes lâches, pusillanimes, sans force & sans vigueur de corps & d'esprit. Les Anglois en firent une triste expérience dans la dernière guerre du Canada. Ceux-ci renfermés dans le

(m) Vincent le Blanc I. Part. Chap. 30. & Alexandre d'Alexandre Liv. I. Chap. 24.

Fort Edoward, ne purent résister à l'affaut qu'y donnerent les Iroquois, très-inférieurs en nombre aux Anglois. Mr. de Moncalm, pour ménager ces braves Américains, peu au fait de l'attaque d'un Fort, vouloit la confier aux François qu'il commandoit; & laisser les Sauvages pour le camp de réserve. Ceux-ci l'ayant appris, sentirent leur amour propre très mortifié: leur orgueil se réveilla, ils se crurent méprisés. Dans cette idée ils vont trouver Mr. de Moncalm lui demandent d'être commandés pour l'attaque du Fort, & d'y donner l'affaut, ou qu'ils se retireroient chez eux. Pour ne pas les rébuter M. de Moncalm y consentit, les Iroquois donnerent l'affaut & emporterent le Fort, malgré la vigoureuse résistance des Anglois.

Seroit-ce par lâcheté que les Péruviens & les Mexicains se sont laissés subjuger par une poignée d'Espagnols?

j'ai de la peine à le croire d'après les relations des Espagnols mêmes. Ceux-ci employèrent tout ce que la fourberie, la trahison & l'inhumanité furent capables de leur inspirer contre des peuples remplis de bonne foi; qui loin de se défier des Espagnols, les reçurent dans leurs Villes & dans leurs Palais; leur firent l'accueil le plus gracieux, leur donnerent des présens, comme à des amis; leur montrèrent tout ce qu'ils avoient de plus riche & de plus superbe, & ne se mirent en défense que quand la trahison des femmes Indiennes ne permit plus aux Péruviens & aux Mexicains de faire une résistance capable de les soustraire à l'esclavage.

Les Espagnols arrivent en Amérique, s'y présentent comme des Centaures qui leur étoient inconnus, précédés d'instrumens qui imitent les éclairs & le tonnerre, & en produisent les
tristes

tristes effets. Le ciel & la terre paroissent avoir conjuré leur perte. Avec la même simplicité des Américains quel Européen n'eût pas été saisi de la même admiration & de la même crainte? Mr. de P. a-t-il donc raison d'en conclure que c'est par une lâcheté impardonnable & par stupidité qu'ils se sont plongés dans l'esclavage? (n) ceux qui n'ont pas subi le joug des Européens, nous prouvent le contraire.

L'admiration étant fille de l'ignorance, il n'est pas surprenant que les naturels de l'Amérique nullement au fait des arts, enfants de notre ambition, de notre convoitise, de notre méchanceté & de notre luxe, & connoissant peu ou point du tout ces belles choses que l'étude & l'expérience ont rendu familières aux nations civilisées, ayent été saisis d'étonnement à

(n) Tom. II. p. 154.

la vûe d'objets extraordinaires, & de mille choses dont ils n'avoient point d'idées. La simplicité dans laquelle ils étoient, & sont encore élevés, en est la véritable cause. Lorsque Mr. de P. nous la donne pour une vraye stupidité, y avoit-il bien réfléchi? la simplicité rend crédule; l'ignorance fait prendre le change; mais elles n'ôtent ni la mémoire, ni le bon sens.

L'imagination en est, il est vrai, moins féconde, moins variée, faute d'une mémoire exercée & meublée d'images infiniment différentes, d'où pullulent une prodigieuse quantité d'idées; mais en a-t-on moins la faculté de lier, celles que l'on a?

Les idées des peuples du nouveau Monde se bornent presque à leurs besoins. Comme ils sont en petit nombre - parcequ'ils se réduisent à ce qui peut contribuer agréablement à la conservation de leur être; l'ambition,

l'avarice
tout ce
minant
pas le
des m
qu'ils
venus
rude
I
Améri
miere
hé co
mille
ce pr
font p
Pa
de lui
comb
par o
veau
maît
sure.
& de

l'avarice, la sensualité, le luxe & tout ce qui en est une suite, ne les dominant point, leur esprit ne se donne pas l'effor & ne s'exerce pas à trouver des moyens de satisfaire des besoins qu'ils ignorent, & qui ne sont devenus réels pour nous que par l'habitude & les abus de notre éducation.

Il y a bien loin de cette simplicité Américaine à la stupidité! par la première ils sont étonnés, ils admirent; hé combien n'en voyons nous pas au milieu de nous, qui nous prouvent à ce prix que tous les Américains ne sont pas en Amérique!

Par la stupidité on est incapable de suivre la connexion des idées, d'en combiner les rapports. Ce n'est pas par où pèchent les naturels du nouveau Continent, malgré le ton affirmatif avec lequel Mr. de P. nous l'assure. Si l'ignorance de nos sciences & de nos arts les prive de beaucoup

de commodités & de plaisirs, ils sont en revanche exemts de beaucoup de soucis, de beaucoup de peines, qui se multiplient chez nous à proportion de nos connoissances, & de notre ambition. Nous sentons très-bien quel bonheur ce seroit de nous rapprocher de cette simplicité; puisque nous nous plaignons sans cesse de ce que notre état & nos besoins fictices nous obligent de nous en éloigner. Nous prêchons sans relâche ce bonheur que nous reconnoissons dans la médiocrité; nous sommes des hypocrites, avouons le de bonne foi, nous sommes des fourbes qui agissons en Européens & pensons en Américains. N'y a-t-il pas plus de stupidité à se tourmenter l'esprit & le corps, pour satisfaire des besoins fictices, fruits de notre imagination déréglée, qu'à les ignorer, ainsi que l'art & l'industrie de les satisfaire? la misere, la gêne donnent de l'industrie

& de l'esprit. *Vexatio dat intellectum.* Voilà où en font réduits les Européens ; & ils ont la folie de se croire au milieu de la misere plus heureux que les Américains. Il me semble de voir le plus vil des hommes, un mendiant Espagnol à qui tout manque, marcher encore d'un pas grave & méprisant, croire & dire que toute la terre est à lui, & ne reconnoître au dessus de lui que la Divinité. Un peu moins d'orgueil & de vanité, & nous estimerons mieux les choses ce qu'elles valent.

Si les Américains ignorent la Géométrie, c'est que ne connoissant ni le *tien* ni le *mien*, ils n'ont pas besoin de placer des bornes pour marquer les limites des usurpations. Ils sçavent très-bien compter les années & les mois par les astres, sans le secours de cette Astronomie, que nous employons à diriger la route de nos vais-

seaux, pour aller envahir un or qu'ils méprisent; & sans laquelle ils prennent comme nous les faisons telles que se présentent; sement & cueillent les fruits de la terre dans leur maturité. Ainsi contents de leur pays & de ses productions, ils ne sont ni curieux d'envahir celui des autres; ni assez fous pour aller courir les dangers & les risques de la vie, inséparables des voyages qu'il faut entreprendre pour y parvenir. Couchés tranquillement dans leurs cabanes, étendus sur des peaux d'animaux, ou sur des nattes, le sommeil vient à eux aussitôt qu'ils le désirent: pendant qu'ennemi juré des soucis & des inquiétudes, compagnons inséparables de l'ambition, de la mollesse, & de la cupidité, Morphée fuit loin de ces appartemens où l'or enlevé à ces philosophes rustiques, éclate, brille, éblouit de toutes parts. Toujours libres, parceque ces enfans

de la Nature sentent mieux que nous les prérogatives & les droits de l'humanité, ils ne sçavent ce que c'est que de se donner des fers forgés par l'ambition, fabriqués par la vanité & stupidement portés par la foiblesse. Ces idiots Américains sçavent défendre leur vie, sans avoir l'idée d'arracher les hommes au sein de leur famille, & de la culture des terres, pour leur apprendre l'art inhumain & cruel de s'entretuer méthodiquement, & pour en faire, pendant que l'ambition sommeille, des esclaves fainéans dans certain pays, & dans d'autres des marionnettes misérables.

Autre preuve de la stupidité des peuples de l'Amérique, suivant Mr. de P., mais aussi peu concluante que celles dont nous avons parlé. Ils ne sçauroient, dit-il, compter audelà de vingt; & sont réduits pour exprimer ce nombre, à montrer tous les

doigts de leurs pieds & de leurs mains.

Ce sentiment est celui de quelques Auteurs & adopté un peu trop légèrement par Mr. de P. Lui qui réfléchit si philosophiquement, a-t-il pu se persuader que ces Peuples ne sçau-roient réellement compter au delà du nombre vingtième? ils se trouvent souvent dans le cas de faire des calculs plus étendus: ils les font; comment donc s'y prennent-ils? ils ont donc une maniere de les faire, une Arithmétique inconnue à Mr. de P. & aux Auteurs qu'il cite pour ses garants.

Quand les Caraïbes se proposent de faire une chose au bout d'un tems dont le terme est très éloigné, ils mettent dans une callebasse la quantité de poids ou de petits cailloux qui exprime le nombre des jours au bout desquels ils doivent faire la chose proposée: à la fin de chaque jour, ils

ôtent un pois de la Callebassé, le dernier pois ôté, ils font ce qu'ils avoient dessein de faire.

D'autres peuples font à une ficelle autant de nœuds, ou sur un petit bâton, autant de crans qu'il doit s'écouler de jours jusqu'à celui qu'ils ont en vûe. Tous les jours ils dénouent un nœud ou effacent un cran, jusqu'au dernier: alors ils partent pour la guerre, si c'étoit l'objet de leur calcul, ou font ce qu'ils s'étoient proposé.

Dans leurs langues, je l'avoue sur la bonne foi des Auteurs, nous ne connoissons point de termes qui expriment des nombres au delà de vingt: mais parcequ'ils nous sont inconnus, devons-nous en conclurre qu'il n'y en a pas? chez nous deux fois dix ou vingt sont des termes équivalents comme trois fois dix est le synonyme de trente. Quand nous n'aurions pas enrichi notre langue des mots vingt, trente, on en

concluroit fort mal que nous ne faisons pas compter jusqu'à ces nombres; puisque nous pourrions y suppléer par deux fois dix ou trois fois dix, & ainsi des autres nombres supérieurs.

Pour calculer jusqu'à dix, les Américains ont réuni les deux nombres cinq des doigts de chaque main: ils avoient donc l'idée de doubler ce nombre cinq, qui leur étoit connu, & d'en former celui de dix: ils connoissoient donc également les nombres depuis un jusqu'à dix, savoient en faire l'addition, & même les répéter comme nous pour compter jusqu'à vingt: pourquoi ne l'auroient-ils pas sçu faire jusqu'à trente & au delà?

N'ayant pas l'usage de l'écriture, ils ont eu recours à leurs doigts, comme le font nos Européens qui ne savent pas écrire. Les doigts sont pour les uns & pour les autres des signes distinctifs, des caractères mémoratifs, dont

le nombre est déterminé comme celui de nos caractères arithmétiques.

Quand les Américains ont voulu pousser leur calcul au delà de dix, ils ont ajouté le nombre des doigts de leurs pieds à celui des doigts de leurs mains. Pour exprimer quinze, par exemple, ils ont l'idée de trois fois cinq: & l'expriment en montrant tous les doigts des deux mains, & ceux d'un pied. Ils quadruplent ensuite ce nombre de cinq & en expriment l'idée qu'ils ont du nombre vingt, en montrant tous les doigts des mains & des pieds.

Mais dira-t-on, n'ayant que vingt doigts, ils ne sçauroient donc exprimer tel nombre supérieur à celui-là. Pourquoi ne le feroient-ils pas? nous n'avons que neuf chiffres & le zero; nous exprimons bien avec eux, tous les nombres possibles: en doublant, triplant, quadruplant, &c.

nous exprimons ces nombres par la répétition de ces mêmes dix caractères; & nous parvenons à fixer nos idées de calcul, soit pour nous servir de mémorial, soit pour communiquer ces idées à nos semblables. Les muets de notre Continent en montrant trois fois les dix doigts de leurs mains, nous communiquent l'idée qu'ils ont du nombre trente; qui doutera que les Américains n'en puissent faire autant? d'ailleurs l'emploi qu'ils font d'une quantité précise de pois ou de cailloux ou de nœuds, prouve clairement qu'ils ont l'idée de ce nombre déterminé, lors même qu'il passe vingt. Le nombre de jours, après lesquels ils se proposent de faire quelque chose équivaut souvent à celui de deux ou trois de nos mois; il est donc constant, qu'ils ont l'idée des nombres soixante & quatre-vingt-dix, ou quatre-vingt-onze. S'ils savent pousser leur calcul jusques

là, j'ai droit d'en conclurre qu'ils le pouffent bien plus loin, que leur Arithmétique nous est inconnue; & qu'elle leur fuffit pour leur usage.

Quelques uns de ces peuples font leurs nœuds à des ficelles de différentes couleurs, & font à chaque ficelle le nombre de nœuds nécessaire pour exprimer leurs idées. Pourquoi ces ficelles de couleurs différentes? ne feroit-ce pas que les nœuds d'une ficelle expriment des nombres différents de ceux qui font exprimés par les nœuds d'une autre, & que chaque nœud a fa valeur déterminée? Ceux de la ficelle blanche, par exemple, pourroient être des unités, les nœuds de la rouge fignifieroient des dixaines; à la bleue feroient des centaines & ainfi des autres. L'Arithmétique palpable de Mr. Anderson, qu'il exerceoit avec des épingle de différentes groffeur & longueur, fichées dans une table, fur différentes

lignes, étoit une Arithmétique dans le goût de celle des Sauvages. Les Apalachites faisoient leurs calculs au moyen de petits coquillages noirs ou de petites parties détachées des uns & des autres, enfilés comme des grains de pate-nôtres; & ces coquillages leur tenoient aussi lieu de monnoye. Parmi nous on calcule bien avec des jettons.

Mais sans entrer dans le détail des différentes suppositions de cette espèce, on ne sçauroit nier que puisque les naturels de l'Amérique font dans le cas de faire des calculs déterminés fort au dessus de vingt, & qu'ils les font en effet, on a eu tort d'affurer qu'ils ne sçauroient pousser le leur au delà.

En France & dans d'autres pays, les Boulangers & Bouchers, employent dans leur calcul mémorial, la méthode des Sauvages, en faisant des hoches

ou crans de trois fortes, sur un bâton fendu. Avec le secours de ces crans ils poufferoient leur calcul à des millions. Auroit-on raison de conclurre de leur usage, qu'ils ne sçauroient compter au delà de vingt?

Mr. de P. (o) trouve une autre preuve de stupidité dans les Américains, en ce qu'ils n'ont pas sçu faire usage du fer forgé, & ils n'en avoient point; & celui de la monoye, qui leur étoit si inutile, qu'actuellement encore ils ne veulent presque pas toucher les métaux monnoyés. C'est, disent-ils, un serpent que les Européens nourrissent dans leur sein; qui empoisonne tous les plaisirs, leur ronge le cœur peu à peu, & les conduit promptement au tombeau (p). Il fenfuit de cette preuve, dit Mr. de P.

(o) Tom. II. p. 184.

(p) Atlas hiltorique de Goedeville. Tom. VI, p. 86.

que les peuples du nouveau Monde font inférieurs en sagacité & en industrie aux nations les plus grossières de notre Continent.

Lorsqu'il s'exprimoit ainsi, avoit-il fait réflexion que la terre leur fournissant d'elle-même les grains & les fruits, & la chasse les animaux pour se nourrir & se vêtir, la monnoye leur étoit plus que superflue; puisqu'elle n'a qu'une valeur arbitraire; qu'elle n'a été imaginée que comme un moyen pour faciliter l'échange, dans les pays où le tien & le mien causent tant de désordres, où les hommes sacrifient à l'ambition & à la fortune jusqu'à leur propre repos; où la soif des richesses altère jusqu'à ceux qui sont préposés pour maintenir l'ordre dans la société; leur ferme les yeux sur le crime, & leur fait voir des fautes dignes de punition dans l'innocence même. Le non usage de la monnoye met les Améri-

Américains au niveau des Circassiens & des Tartares, qui les avoifinent. Allez chez eux, vous les trouverez vêtus de peaux, buvant le lait aigri de leurs juments, ou de l'eau pure, vivant de fruits & de la chair des animaux qu'ils tuent à la chasse. Il vous donnent le couvert & tout ce qu'ils ont, du cœur le plus généreux, & sans retribution. Ils se donnent mutuellement les choses qui leur font plaisir, ou dont ils ont besoin, sans faire usage de la monnoye. Si on leur fait présent de quelques bagatelles, ils les reçoivent avec actions de grace; & si vous leur donnez de l'or ou de l'argent monnoyé, ils ne l'acceptent pas à titre de monnoye, & les employent à faire des crochets ou des agraphes. (q) En conclu-
ra-t-on que les Tartares & les Circassiens sont les peuples les plus stupides de l'univers?

(q) Vincent le Blanc, Carpin, & la Motraye.

Tous les Américains en général ont l'hospitalité en recommandation, autant que les Circaffiens & les Tartares. Nous les admirons; & avec notre urbanité prétendue, dont nous faisons tant de parade, nous nous contentons malheureusement de les admirer. S'ils avoient l'usage de la monnoye, ils deviendroient peut-être, aussi intéressés, aussi avarés, & aussi peu généreux que nos Européens. Ne nous laissons donc pas aveugler par l'amour propre, au point de traiter de stupides, ceux dont la conduite est pour nous un objet d'admiration. Si les peuples du nouveau Continent méritent d'être regardés comme des idiots pour agir comme ils le font, quel titre faut il nous donner?

Dès qu'on n'est pas ennemi déclaré, on peut être assuré d'être accueilli des Américains avec une prévenance, & une courtoisie dont la comparaison

avec notre empressement intéressé, devroit nous faire rougir. Envain se présenteroit - on à eux sous les dehors de la bienveillance & de l'amitié, si l'on est du nombre de leurs ennemis. La perfection de leurs sens les garantit des pièges que l'on pourroit tendre à leur bonne foi. On assure que les Péruviens, les Bresiliens & ceux du Canada ont l'odorat si fin, qu'au flair ils distinguent un François d'avec un Espagnol & d'avec un Anglois. Les Caraïbes connoissent un François à sa voix, & le distinguent d'un Anglois & d'un Hollandois. Etes vous reconnu pour ami, on vous aborde, (r) on vous conduit au *Carbet*; chacun s'empresse de vous faire la bien venue. Le vieillard complimente le vieillard; le jeune homme & la jeune fille font toutes sortes de caresses aux hôtes de leur

(r) Histoire naturelle des Iles Antilles p. 458.
& suivantes.

sexe & de leur âge; dans l'air & le maintien de toute la troupe on lit clairement la satisfaction qu'ils ont de vous voir. Ils vous demandent votre nom & vous disent le leur. En témoignage d'affection, ils se nomment eux-mêmes du nom de leur hôte, & on les flatte beaucoup, quand on se nomme du leur.

Leur mémoire est si heureuse à retenir les noms des amis qui les ont visités, qu'au bout de dix ans ils s'en souviennent même sans équivoque, & recitent quelques circonstances de ce qui s'est passé de remarquable dans leur dernière entrevue. Si vous leur aviez fait alors quelque présent, ils vous le rappelleront: & s'il étoit de nature à être conservé, ils vous le montreraient en témoignage de gratitude & de reconnoissance.

Parmi les Caraïbes il y a toujours dans leur *Carbet* (lieu d'assemblée)

un *Niouakaiti* ou Sauvage chargé d'accueillir, de recevoir les passans & de donner avis de leur arrivée.

Où Mr. de P. a-t-il donc pris que les Américains manquent absolument de mémoire, & qu'aucune passion n'est capable d'émouvoir leur ame ?

Je laisse aux gens sages à comparer nos auberges avec les Carbets, & la conduite des Européens à cet égard, avec celle des peuples de l'Amérique. Dans celle-ci je trouve les sentimens d'un cœur humain, généreux, ceux de la véritable noblesse. Dans la notre je n'en vois que l'image grossière, avilie ou par la vanité, ou par la cupidité. Crainte d'augmenter notre honte en présentant à nos yeux des objets de comparaison, qui ne seroient pas à notre avantage ; à nous, qui nous piquons si mal à propos de raisonner & d'agir philosophiquement, je n'entrerais pas dans le détail de la réception

que les peuples du nouveau monde font à leurs hôtes. D'ailleurs le cérémonial varie un peu suivant les Nations. Mais tous vous servent à manger & à boire ce qu'ils ont de meilleur, & vous entretiennent le plus gayement qu'ils peuvent, tout le tems que vous restés avec eux. Ils vous sollicitent, ils vous pressent amicablement, & vous les défobligeriez, de ne pas emporter ce qui reste après que votre appetit a été satisfait.

Cet usage me rappelle celui de quelques Nations de notre Continent. Les Turcs remplissent leur mouchoir & quelques fois les manches de leur robe des morceaux de viande, & de pain du repas qu'on leur a servi & les emportent chez eux. (s) Les grands Tartares ne pouvant achever la viande qui leur a été présentée, donnent le reste à leurs

(s) Buchequius, Liv. IV.

domestiques. (t) Parmi les Chinois, les domestiques du Convié emportent chez lui les mets qui sont restés sur la table.

Notre avarice introduira sans doute, cet usage parmi nous. La sensualité des Dames l'a déjà introduit en plusieurs endroits, à l'égard des sucreries & des autres friandises du dessert. Encore un pas nous voilà, Turcs, Chinois, & Tartares. Mais chez les Américains la générosité en est le principe. Chez nous quel est-il? je le laisse à deviner.

Plus vous restez chez les peuples du nouveau Continent que vous visitez, plus leur plaisir augmente. A votre départ le chagrin succède au plaisir; la tristesse de leur cœur est peinte sur leur visage. Lorsqu'après bien des sollicitations, ils n'espèrent plus pouvoir vous retenir, la sincérité de leurs

(t) Rubruquis Voyage de Tartarie.

discours est scellée par les effets; ils vous font des présens de fruits & des autres choses qu'ils ont à leur disposition. Tacite dit (v) que les anciens Allemands régaloient les Européens, & leur faisoient quelques libéralités; mais il ajoute, qu'ils exigeoient aussi quelque chose de leur part: en cela bien moins généreux & moins nobles que les peuples de l'Amérique: les Allemands d'aujourd'hui, & beaucoup d'autres ne me paroissent gueres disposés à condamner la conduite de leurs ancêtres. De combien de vertus, de combien de grands sentimens d'humanité bannis de notre Continent par l'ambition & le vil intérêt, les Nations qui se disent civilisées, ne trouveroient-elles pas les modèles chez ces prétendus stupides Américains? un Sauvage n'a-t-il pas réussi à la chasse, ses camarades le secourent, même sans en

(v) Livre des mœurs des anciens Allemands.

être priés. Si son fusil se creve, se brise, chacun s'empresse à lui en procurer un autre. Si ses enfans sont tués ou pris par les ennemis, on lui donne autant d'esclaves qu'il en a besoin pour le faire subsister. Ils ne se querellent, se battent, ni ne se voient, & ne médisent jamais les uns des autres. S'ils ne font pas des sciences & des arts tout le cas que nous en faisons, c'est qu'ils prétendent que leur contentement d'esprit surpasse de beaucoup notre luxe & nos richesses, & que toutes nos sciences ne valent pas une tranquillité parfaite.

Chez nous les Architectes s'étudient à faire des édifices superbes, & si solides en apparence, qu'ils semblent vouloir braver les siècles & faire disputer la durée de leurs ouvrages avec celles du Monde. Les Chinois nous taxent en conséquence, de vanité & d'orgueil, & les Américains nous

taxent de folie. Ils ne méfurent la durée de leurs logemens qu'à la briéveté de leurs vies, & la distribution sur leurs besoins. La raison qui les détermine auffi à ne pas construire des maisons belles & folides dans le goût des nôtres, est que quand la place leur déplait, ils en changent, soit pour respirer un autre air, soit pour d'autres motifs; tel que celui de la mort de quelqu'un; parcequ'alors ils la regardent comme infectée de maladie.

Presque tous nos autres arts sont les enfans d'un luxe qu'ils méprisent, ou de nos besoins qu'ils ignorent; auffi disent-ils que nous prenons perpétuellement le change sur la véritable idée que nous devons avoir des hommes & des choses. Chez vous, ajoutent-ils: on méfure son estime sur le brillant des habits & sur les titres d'un homme, parcequ'on les suppose accompagnés de beaucoup d'or &

d'argent. Parmi nous, pour être homme il faut avoir le talent de bien courir, de chasser, de pêcher, tirer adroitement une flèche ou un coup de fusil, conduire un canot, sçavoir faire la guerre, connoître parfaitement les forêts, vivre de peu, construire des cabanes, & sçavoir faire cent lieuës dans les bois sans autre guide ni provisions que son arc & ses flèches.

On auroit cependant tort avec Mr. de P. d'en conclure que les Américains manquent de génie pour les arts & les sciences. Ce que le Chevalier de Rochefort dit des Apalachites & des Caraïbes dans son histoire des Antilles, & ce que nous lisons dans les relations du Mexique & du Pérou prouvent bien clairement le contraire : ils pourroient même nous disputer l'avantage sur beaucoup de choses ; j'en appelle au témoignage de Mr. de la Condamine que j'ai déjà

cité à ce fujet. Je ne ſçai en effet ſi nous oferions entreprendre de faire un pont tel que celui qu'ils ont conſtruit auprès d'Andaguelais, connu ſous le nom du fameux pont d'*Apurima*. Il s'étend en longueur ſur une coupure de montagne d'environ cent vingt braſſes de large, & d'une profondeur affreufe, que la nature a taillé à plomb dans le roc, pour ouvrir un paſſage à une riviere. Cette riviere roule ſes eaux avec tant d'impétuoſité, qu'elle entraîne de fort groſſes pierres; & qu'on ne peut la traverser à gué qu'à vingt cinq, ou trente lieuës de là. La largeur & la profondeur de cette breche, jointe à la néceſſité de paſſer dans cet endroit, ont fait inventer un pont de cordes, faites d'écorces d'arbres, large d'environ ſix pieds. Ces cordes ſont entrelacées de traverses de bois. On paſſe deſſus même avec des Mules chargées; non ſans crainte à la vérité; comme

on peut le voir dans les relations de Mr. de la Condamine & de Frézier; car vers le milieu on fent un balancement capable de causer des vertiges. Mais comme il faudroit faire un detour de fix à sept journées, pour passer ailleurs, tout ce qui circule de denrées & de marchandises de Lima à Cusco, & dans le haut Pérou, passe dessus ce pont. Aujourd'hui le Roi d'Espagne l'entretient, moyennant quatre réaux qu'ils exige de chaque charge; ce qui lui produit des sommes considérables.

Comment Mr. de P. accordera-t-il la mal adresse, dont il taxe tous les peuples de l'Amérique avec l'admiration que leurs ouvrages excitent dans l'esprit des personnes mêmes accoutumées à voir les plus belles choses? Voyez les hamacs, les panniens de jonc, teints de diverses couleurs, les tableaux de plumes des Mexicains, les

fiéges, les tables de bois poli des Caribes, leurs arcs, leurs flèches, & leurs carquois; les vases pour boire & pour manger, peints & enjolivés de mille grotesques; les broderies en or & argent faites par les Indiens du Chili, les ciselures des Péruviens. Nous considérons toujours ces choses avec un nouveau plaisir; nous admirons la beauté de ces vases, la délicatesse, la légèreté de leurs arcs & de leurs flèches, l'adresse à y ajouter des plumes & des cailloux travaillés avec un poli admirable, les incrustations d'os de poissons, & de différens bois distribués avec goût sur leurs carquois, & dont les couleurs sont ménagées, & disposées de maniere, que leur symétrie même nous charme & nous ravit. Ou nous sommes de grands fots, plus stupides que ces Américains; ou Mr. de P. a grand tort de les traiter de gens hébétés.

Avant qu'ils eussent communication avec les Européens, ils creusoient le bois, & faisoient tous leurs ouvrages avec des pierres dures aiguillées, & emmanchées à peu près comme le sont nos haches & nos outils: le travail étoit long & pénible; mais ils venoient à bout de faire sans nos outils d'acier ce que nos ouvriers les plus habiles ont bien de la peine à faire avec les leurs. Depuis qu'on leur en a donnés, ils en font usage sans avoir appris à s'en servir, de maniere cependant à nous convaincre de leur aptitude, & de quoi ils seroient capables dans les arts, s'ils étoient instruits par de bons maitres. (y) Le Chevalier de Rochefort & Bristock, ne sont pas les seuls qui rendent témoignage à l'industrie des peuples de l'Amérique. J'ai déjà cité Mr. de la Condamine & je rapporterai encore ici ses termes; parce

(y) Hist. Nat. des Antilles, p. 454.

que cet Auteur ne fera pas suspect à Mr. de P.

„Le défaut de fer & d'acier les a
 „souvent arrêté, dit ce Savant, (z)
 „quelquefois ils ont heureusement sur-
 „monté ces obstacles. Mais souvent
 „leur industrie s'est arrêtée, où finis-
 „soient leurs besoins. . . . Ils ont
 „réussi à fondre l'or & l'argent, & à
 „les jeter en moule. . . . Le plus
 „habile tailleur de pierre d'Europe;
 „quelqu'adresse qu'on lui suppose, se-
 „roit sans doute fort embarrassé à
 „creuser ainsi un canal courbe & régu-
 „lier, dans l'épaisseur d'un granit,
 „avec tous les secours de l'art, & les
 „meilleurs instrumens de fer & d'acier.
 „A plus forte raison fera-t-il diffi-
 „cile d'imaginer comment les anciens
 „Péru-

(z) Mémoire sur quelques anciens monumens
 du Pérou. Dans les Mémoires de cette
 Académie de 1746.

„Péruviens ont pu réuffir avec des ha-
 „ches de pierres dures, ou de cui-
 „vre, telles qu'on en trouve dans leurs
 „anciens tombeaux ou avec d'autres
 „outils équivalents, fans équerre ni
 „compas - - - les vafes & la vaiffelle
 „d'or & d'argent, les habillemens
 „couverts de petits grains d'or plus fin
 „que la fémençe de perles, & dont
 „les Orphevres de Séville ne pou-
 „voient concevoir le travail, font une
 „grande preuve de leur industrie.
 „J'ai vû plusieurs de ces beaux vafes,
 „ajoute le même Auteur, j'en ai mê-
 „me encore quelques uns entre les
 „mains, d'une grande délicateffe; &
 „je regrette la perte d'un grand nom-
 „bre d'autres.

„Il paroît par l'ufage que les Ef-
 „pagnols ont fait de ces richesses,
 „qu'ils eftimoient beaucoup plus la
 „matiere que l'ouvrage. Il ne faut
 „cependant pas en conclurre, qu'au

N

„cun ne méritât d'être conservé: quel-
„ques morceaux précieux par leur ma-
„tiere, échappés depuis deux siècles
„au danger de changer de forme par
„l'ignorance & l'avidité des proprié-
„taires, peuvent servir de preuve &
„de monument, si non de l'habilité
„des Indiens dans la sculpture, du
„moins d'une *rare industrie*, par la-
„quelle ils ont suppléé aux machines
„& aux outils.

„Dans mon voyage de Lima, con-
„tinue Mr. de la Condamine, j'avois
„fait acquisition de diverses petites
„Idoles d'or & d'argent, & d'un vase
„cylindrique de même métal, de huit
„à neuf pouces de haut, & de plus de
„trois de large, avec des masques ci-
„selés en relief. A en juger par ces
„ouvrages, les Péruviens n'avoient
„pas fait de grands progrès dans le
„dessin; celui de ces pièces étoit
„grossier, & peu correct, mais l'adresse

„de l'ouvrier y brilloit par la délicatesse du travail. Ce vase étoit sur-tout singulier par son peu d'épaisseur. Ce ne peut être la rareté de l'argent, qui y avoit fait épargner la matiere ; il étoit aussi mince que deux feuilles de papier collées ensemble ; & les côtés du vase étoient entées d'équerre sur le fond à vive arrête, sans aucun vestige de soudure.

„J'ai saisis l'occasion de faire voir le prix de cette antiquité à ceux entre les mains de qui ce vase peut être tombé ; le peu de poids de la matiere pouvant avoir préservé le vase de la fonte.”

Sur ce que Mr. de la Condamine avoit vû, il fut moins incrédule que Mr. de P., & paroît croire avec Pietro Ciéca, que les Péruviens sçavoient très-bien imiter en or de relief, les plantes, surtout celles qui croissent sur les murailles, & qu'ils les y

plaçoient avec tant d'art, qu'elles sembloient y avoir pris naissance. Sans doute conclut Mr. de la Condamine, que les Péruviens les jettoient au moule, ainsi que les figures de Lapins, de Souris, de Lézards, de Serpens, de Papillons, &c. dont parlent les Historiens.

Ces vases, ces figures ornent aujourd'hui les cabinets des Curieux de l'Europe. J'ai vû à Monté-Video dans le Paraguaï, des ouvrages brodés en or & en argent par les mains des Indiens du Chili, dont nos plus habiles Brodeurs se feroient honneur. Don Joachim Joseph de Viana, Gouverneur de cette Ville-là, nous montra un *Puncho* de cette espèce, qu'il nous dit avoir payé mille piafres, & nous assura qu'on y en travailloit de plus riches & de plus beaux.

Pour prouver sa thèse, Mr. de P. oseroit-il se prévaloir de la simplicité

des peuples de l'Amérique & de quelques uns de leurs usages, qu'il nous plait de regarder comme bizarres? si la simplicité de quelques Caraïbes leur a fait penser que la poudre à canon pouvoit être la graine de quelque plante, & les a poussé à en demander pour en semer, on a vû une marchande de St. Malo, correspondante d'une Dame de la Martinique, lui mander de semer beaucoup de Caret (écaille de tortue, dont on fait les tabatieres & autres ouvrages;) parceque ce fruit se vendoit beaucoup plus cher que le tabac, & ne se pourrissoit pas dans le vaisseau pendant la traversée. (a) N'avons nous pas vû des Magistrats d'une Nation Européenne, vouloir condamner au feu un homme, pour avoir fait danser des Marionnettes. Comus, le célèbre Comus, si connu à Paris & à Londres par des expériences physiques,

(a) Histoire des Antilles.

qui ont étonné les Savans, n'oseroit encore aujourd'hui aller les faire chez les Nations méridionales de l'Europe, dans la crainte d'éprouver les funestes effets d'un Enthousiasme inquisitorial; ni chez quelques Peuples de l'Allemagne même savante, parcequ'il redouteroit les suites de leur admiration.

Sur quoi donc Mr. de P. se fonde-t-il pour établir son paradoxe, que tous les peuples du nouveau Continent sont inférieurs en tout au moindre des Européens? nous avons vû qu'en général les Américains loin d'être une race d'hommes dégradée & dégénérée de la nature humaine, ont tout ce qui caractérise la perfection; belle taille, corps bien proportionné, aucun bossu, tortu, aveugle, muet ou affecté d'autres infirmités, si communes dans notre Continent; une santé ferme, vigoureuse, une vie qui passe ordinairement les bornes de la nôtre; un esprit

sain, instruit, éclairé & guidé par une philosophie vraiment naturelle, & non subordonnée comme la nôtre, aux préjugés de l'éducation; une ame noble, courageuse, un cœur généreux, obligeant: que faut-il donc de plus à Mr. de P. pour être véritablement homme? aussi ces hommes qu'une vanité si mal fondée, fait traiter d'idiots, disent que le titre de *Sauvages* dont nous les gratifions, nous conviendrait mieux qu'à eux; puisqu'en effet nos actions sont contraires à l'humanité, ou du moins à la sagesse qui devrait être le guide des hommes, qui se piquent d'être plus éclairés qu'eux.

Belle leçon dictée par les lumieres de la pure raison, plus saine dans ces habitans de vastes forêts, ou de pays abandonnés à la Nature, que dans l'enceinte tumultueuse de nos Villes, où les passions autorisées obscurcissent la raison; & où la société est plus dan-

gereuse que le séjour des déserts & des bois; où nos sçiences n'ont encore pu nous procurer le bonheur d'une vie tranquille, où nos besoins se multiplient dans notre abondance même; & où cette abondance ne sert qu'à nous rendre plus pauvres & plus malheureux.

J'avoue que nous sommes faits les uns pour les autres, & que de cette dépendance mutuelle résulte tout l'avantage de la société. Mais la première intention de cette union, ou Contrat Social, a été d'obliger tous les contractans à se prêter des secours mutuels; & non de laisser tout usurper aux uns; de les autoriser même dans leurs usurpations & de laisser manquer de tout aux autres

Les Sauvages Américains sentent trop bien ce que c'est que l'homme pour se conduire suivant des principes qui heurtent ainsi la raison & le bon sens. La plupart au moins d'entre

eux ne vivent point seuls; mais contents du commerce des hommes qui leur ressemblent, ils n'en veulent point avoir avec ceux qui les regardent comme très inférieurs à eux. Prompts à se secourir dans tous leurs besoins, ils refusent d'adopter les loix & les mœurs de ceux qui croient ne devoir rien aux autres. Plus leurs mœurs sont éloignées de celles des peuples que nous appellons civilisés, plus elles paroissent conformes à la loi primitive, gravée par la Nature dans le cœur de tous les hommes. Accoutumés au joug sous lequel nous succombons sans nous en appercevoir, nous ne faisons pas réflexion que nous substituons à cette loi les fausses idées d'une raison enchainée, obscurcie & corrompue par une éducation vicieuse.

En effet, que sont aux yeux d'un vrai Philosophe ces Royaumes si florissans, & si riches? ce qu'ils sont

aux yeux des Sauvages; des objets de mépris, & ceux qui les composent, des objets de pitié; parceque leurs richesses, & leur splendeur, ne servent qu'à exciter l'envie d'un voisin ambitieux, & des guerres cruelles dans le sein des Etats, pour la destruction de l'humanité: parceque ces richesses sont une pomme de discorde toujours présente, sources de querelles & de divisions, qui sont la peste de la Société.

Ne vaudroit-il pas mieux que les habitans de notre Continent eussent eu dans tous les tems, la même idée de l'or, qu'en ont encore les Sauvages? ne seroit-il pas plus avantageux pour nous, d'avoir laissé l'or & l'argent enfévelis dans les entrailles de la terre, que de les en avoir tirés, pour former le tombeau de tant de milliers d'hommes, sacrifiés à la cupidité de leurs semblables, & pour ne trouver, au lieu du bonheur que l'on y cherche,

avec tant de peines & de soucis, que la source funeste des maux dont nous sommes inondés?

Qu'on ne s'imagine pas que ces raisonnemens foyent un jeu d'esprit, ou le fruit d'une imagination échauffée. C'est le langage même, les sentimens des Sauvages, que divers Auteurs célèbres rapportent dans leurs relations, comme ayant entendu tenir ces discours aux différens peuples du nouveau Continent, avec lesquels ils ont vécu. Ils sont d'autant moins suspects de partialité à cet égard, qu'ils ont rapporté avec la même franchise, ce qu'ils y ont remarqué de répréhensible, comme ce qu'ils y ont trouvé de louable. Si l'on peut reprocher quelque chose à ces Voyageurs, c'est d'avoir observé certains usages avec les yeux d'un préjugé national; de les avoir conséquemment regardés comme bizarres & ridicules, faute de les avoir comparés

avec les notres, ou d'avoir assez réfléchi sur les motifs qui ont pu les faire introduire. On les a qualifié de travers d'esprit; mais voyons si nous pensons mieux que les Américains. On pourra en juger sur le parallèle de leurs mœurs & de leur caractère avec ceux des Nations Européennes, & par la comparaison de quelques uns de leurs usages avec les nôtres.

Doués par la Nature d'une ame noble, d'un cœur généreux & de cet esprit calme, qui voit les objets sans se passionner, & qui donne aux choses leur juste valeur, les Peuples du nouveau Monde sont bienfaisants, officieux, prévenans, rendant aux Européens amis, comme à ceux de leurs Nations, tous les services qui dépendent d'eux, sans attendre même qu'on les en prie. Ils ne se croient pas aisément offensés ni injuriés. Dès qu'un homme n'est pas reconnu d'eux pour

ennemi, ils ne soupçonnent même pas qu'il ait envie de leur nuire. Mais quand on a abusé de leur bonne foi; qu'on les paye d'ingratitude, & qu'ils se croient réellement offensés, ils ne pardonnent jamais & poussent leur vengeance aussi loin qu'elle peut aller. Cette passion furieuse, & non le goût décidé pour la chair humaine, est le motif qui pousse quelques Nations à devenir Antropophages.

On a vû des Brésiliens mordre la pierre contre laquelle ils s'étoient heurtés, & mordre les flèches qui les avoient blessés. D'ailleurs vivant sans défiance les uns des autres, ils ne portent d'armes que pour la chasse des animaux, qui leur fournissent leurs vêtemens & une partie de leur nourriture.

La même confiance fait que comme les grands Tartares, (b) leurs maisons

(b) Voyages de Carpin & de la Mottraye.

n'ont ni portes ni fenêtres closes. Libres de leurs volontés & de leurs actions, ils ont de la peine à concevoir comment un homme peut avoir assez d'autorité pour empêcher les autres de parler & d'agir, & presque de penser autrement qu'il ne lui plait. Contents de peu, ils trouvent dans leur prétendue pauvreté ce bonheur que nous ne trouvons pas dans le luxe, les richesses & les titres d'honneurs, dont ils ignorent presque les noms. Ils se laissent aller tranquillement dans les bras du sommeil, sans souci & sans inquiétude pour le lendemain, & voyent enfin arriver le terme de leurs jours sans crainte de la mort, & sans regret pour la vie.

Que penseroit un Sauvage des Européens, & quelle idée ne feroit-il pas fondé à avoir des Nations même de notre Continent, qui se prétendent les plus civilisées, si au milieu d'une

Religion qu'il a fallu établir, pour leur persuader que tous les hommes sont freres, il voyoit la misere incarnée mendier un morceau de pain à la porte de celui-là même qui ne nage dans le luxe & l'abondance qu'à la faveur des flots de sueur du misérable à qui il le refuse? s'il se voyoit toujours environné d'hommes armés, à qui l'honneur & le caprice seront à chaque instant un motif suffisant pour lui nuire; d'hommes qui vivent de maniere à obliger de les conduire par des loix, qui, à la honte de l'humanité, les font regarder comme des brigands & des bêtes féroces, contre lesquels il faut toujours être en garde.

Avons nous donc bonne grace de reprocher la férocité à quelques Peuples du nouveau Monde? agissent-ils plus cruellement que les Espagnols ne l'ont fait à leur égard? Que diroient ces prétendus Sauvages, s'ils voyoient

des Anglois blessés & vaincus à Fontenoy, égratigner, mordre de rage les François, qui s'empressoient à étancher le sang de leurs blessures, à verser du baume dans leurs playes, & à leur donner tous les secours d'une humanité bien faisante? y a-t-il rien de plus cruel que le Soldat Européen? je rougirois d'en rapporter les actes de cruautés & de scélératesse. Tirons le rideau sur des paralleles si odieux & passons à d'autres objets, qui ne feront capables que d'exciter le rire des Démocrites de nos jours.

On l'a dit, & on le dira longtemps: la moitié du Monde se moque réciproquement de l'autre. On se passionne aisément pour les usages, comme pour les sentimens que l'on a adoptés: & rien ne nous plait qu'autant qu'il a plus de conformité avec notre façon de penser & d'agir. Les Européens dont les Climats qu'ils habitent,
ne

ne leur ont pas permis de se passer de vêtemens, blament les Peuples de l'Amérique qui vont nuds, parceque les habits leur seroient plus à charge qu'avantageux.

La plûpart des Sauvages se peignent le corps d'une façon, qui nous paroît ridicule & bizarre, quelques uns d'une seule couleur, d'autres y employent le rouge, le noir, le blanc, le bleu, le jaune, & représentent sur leurs corps diverses figures de fleurs & d'animaux: d'autres s'oignent d'une espèce de colle gluante, sur laquelle ils font souffler du duvet de diverses couleurs, par compartimens. Ils trouvent cet usage admirable, non seulement à titre de beauté, mais parceque ces onctions les garantissent des Insectes, les rendent plus souples, & plus agiles: ils ont donc raison de les faire. Nous nous en moquons cependant, sans faire réflexion qu'on voit

O

dans notre Continent, des Pélerins Turcs vêtus de robes longues, faites d'un millier de pieces de toutes couleurs, sans pouvoir en apporter une bonne raison. On voit des hommes & des femmes dans tous nos pays, trouver de la beauté dans leur parure, porter sur la tête des aigrettes de plumes, comme les Sauvages, & contraints de se vêtir, se rapprocher du goût des Américains, autant qu'il est possible, par des habits rayés de différentes couleurs, peints de fleurs, de papillons, d'insectes, distribués souvent aussi bizarrement que ceux des Sauvages.

En se peignant ainsi la peau, les Indiens y trouvent un avantage réel, dicté par la Nature, pour la conservation de leur existence; mais nos Européennes en employant le blanc & le rouge pour se farder le visage, la gorge, & les parties du corps qu'elles

portent nues, n'ont d'autres motifs & d'autres intentions que de cacher des défauts ou reçus de la Nature, ou imprimées par l'âge; ce qui est une hypocrisie & une fourberie véritable.

Les Américains aiment les cheveux noirs, ainsi que les Chinois, & se les oignent d'onguens & de jus d'herbes pour leur donner cette couleur.

La plupart des Dames Espagnoles & Italiennes teignent les leurs, les parfument de souphre, les humectent d'eau seconde, les exposent au soleil le plus ardent, pour leur donner la couleur d'or. Au contraire en France, en Angleterre, en Allemagne & dans tous les pays du Nord, on voit des femmes s'arracher la moitié des sourcils, & peindre le reste en noir, pour paroître plus belles, elles imitent en cela les Sauvageſſes, qui se font des cercles noirs autour des yeux avec du jus de pommes de *Janipa*.

Au reste la mode de se peindre tout le corps ou quelques parties seulement, fut celle de tous les tems, & de tous les pays. Le Prophete Jérémie l'a reproché aux Juifves, Tacite le dit des Allemands, (c) Pline, (d) Hérodien, (e) nous apprennent que certains Peuples de la grande Bretagne, n'ayant l'usage d'aucuns vêtemens, se peignoient le corps de diverses couleurs, & y représentoient des figures d'animaux, d'où ils furent nommés *Pictes*. Les Gots se rougissoient le visage avec du cinabre; & les premiers Romains, si nous en croyons Pline, (f) se peignoient de *Minium* les jours de triomphe. On l'a dit de Camille. Les jours de fêtes, on enluminoit aussi le visage de Jupiter. Les Européens faisoient de cette

(c) Livre des mœurs des anciens Allemands.

(d) Liv. 22. Ch. 1.

(e) Vie de Severe.

(f) Liv. 33. Ch. 7.

couleur le même cas qu'en font encore les Américains, & surtout les Patagons. Les principaux d'Ethyopie s'en rougissoient tout le corps, & même les statues de leurs Divinités.

En Amérique les Indiens portent des espèces de bonnets ou couronnes de plumes d'oiseaux très-bien tissues & arrangées avec goût: les femmes portent des aigrettes. En Europe les hommes ornent leurs chapeaux de plumets, & les femmes arborent aussi des aigrettes, & entrelacent des fleurs naturelles ou artificielles dans leurs cheveux. Les Indiennes de l'Amérique se percent les oreilles, & y mettent des pendans d'os ou de pierres de couleur travaillés & polis. Les Péruviennes & les Brésilienues en ont d'or pur d'une grandeur démesurée, quelquefois décorés de pierres fines ou de cristal, ou d'ambre jaune, ou de corail, ainsi que les Apalachites. Nos Européen-

nes les imitent encore à cet égard, en portant des pandeloques de perles, de diamans ou d'autres pierres, qui leurs descendent jusqu'au bas de la mâchoire. Les Dames de notre Continent portent aussi des bracelets comme les Américaines; vraisemblablement elles se peindroient aussi tout le corps, comme les Caraïbes, les Brésilienues, presque tous les peuples du nouveau Continent & de plusieurs Cantons de l'Afrique, si les Climats qu'elles habitent leur permettoit de ne pas se vêtir. Nos Européennes se flattent cependant d'avoir du goût & de l'esprit: pourquoi donc mépriseroient-elles les Américaines, sur lesquelles elles ne l'emportent que par une plus grande envie de plaire? Quant aux autres usages, & aux idées relatives à ce que nous appellons agrément & beauté, chaque Nation les attache à diverses choses suivant le caprice, & le préjugé

de l'éducation. Les Américains trouvent tant de difformité à nourrir leur barbe, qu'ils l'arrachent à mesure qu'elle croît. On assure même qu'ils ont le fécret d'empêcher le poil de revenir, quand ils l'ont arraché. Ils pensent que la barbe ne convient bien qu'au menton des boucs & des chevres. Tous les Peuples orientaux de notre Continent, regarderoient comme la plus grande injure, & ne pardonneroient jamais à celui qui leur auroit coupé la barbe.

Les Européens occidentaux d'aujourd'hui pensent comme les Américains sur l'usage de porter la barbe; ils laissent aux militaires & aux cochers le plaisir de porter des moustaches & coupent la barbe le plus ras possible, pour se donner sans doute un air plus efféminé, tandis qu'ils auroient honte d'avoir le menton dénué de poil, pour des raisons que l'on sçait. Ainsi

varient les opinions sur la perfection & la beauté.

Chez les Maldivois plus un corps est vêlu, plus il paroît beau. Ce seroit parmi nous, comme chez les Peuples de l'Amérique, la beauté d'un Ours & non celle d'un homme. Par la même raison les Japonois, les Tartares, les Chinois, les Polonois, s'arrachent, ou se coupent presque tous les cheveux, pour n'en laisser croître qu'un toupet au sommet de la tête, tandis que les peuples occidentaux de l'Europe non seulement conservent leurs cheveux, mais en empruntent d'autrui, quand les leurs ne peuvent s'arranger à leur fantaisie.

De très petits yeux font un trait de beauté chez les Tartares, ainsi qu'un nez extrêmement camard. Pour en reléver l'éclat les femmes l'oignent d'onguent noir. Les Guinois aiment aussi les nez écrasés & les grandes

ongles. Les Calécutiens & les Malabares veulent des oreilles allongées jusques sur les épaules. Ne pouvant donner cette forme aux leurs, nos Dames Européennes y suppléent par d'énormes boucles d'oreilles. Elles aiment dans les hommes un nez aquilin & les Européens aiment dans les femmes un petit nez rétrouffé; ils ont leur raison pour cela.

Les Ethiopiens préfèrent les lèvres épaisses & faillantes, avec un teint de peau le plus noir. Les Nègres de la Mosambique aiment les dents aigues & pointues; ils employent même la lime pour se donner ce trait de beauté, tandis que les Maldivois les veulent larges & rouges, & mâchent continuellement du Betel pour cet effet. Les Japonois n'estiment que les dents noires, & usent d'artifices pour les rendre telles, pendant que nous employons toute la science des Chirurgiens

Dentistes pour donner à nos dents la plus grande blancheur.

Les Cumanois font consister la beauté de la tête à l'avoir allongée & aplatie par les deux côtés. Dès la naissance les meres la pressent à leurs enfans pour leur donner cette forme. Ils se lient les jambes au dessus du mollet, & les serrent au dessus de la cheville pour les faire enfler, parce qu'ils les aiment grosses. Les Européens, si l'on en excepte les Espagnols, préfèrent les jambes fines & les mollets d'une grosseur proportionnée.

Chez quelques Afiatiques, & dans plusieurs Cantons de l'Afrique, c'est une beauté aux femmes d'avoir des mamelles pendantes, & assez allongées pour être jettées par dessus l'épaule, nos Européennes les trouveroient affreuses.

Un petit pied est admirable à la Chine: pour l'avoir le plus petit

possible, les Chinoises s'estropient au point de ne pouvoir presque se soutenir. Les femmes Turques regardent comme une grande faveur de montrer seulement le bout du pied, & découvrent aisément leur gorge; pendant qu'au milieu d'elles, dans l'Île de Chio, les femmes se couvrent exactement la gorge jusqu'au menton, & portent des jupons si courts qu'à peine descendent-ils jusqu'au genouil.

Mais si les Chinoises s'estropient les pieds, si les femmes Tartares s'écrasent le nez pour se donner des agréments & des appas, nos Européennes ne se mettent-elles pas le corps à la torture, pour se former une belle taille? à quoi néanmoins elles réussissent si mal, que si on les examine de près, on en trouvera au moins la moitié de contrefaites.

Je n'entrerai pas dans le détail des autres usages de l'Europe; le goût

pour la beauté, & les idées de la perfection y dépendent comme ailleurs, des loix, du Climat & des principes de l'éducation que l'on y reçoit. Ce seroit entreprendre l'impossible que de vouloir fixer tant d'opinions différentes; de détruire des préjugés identifiés pour ainsi dire, avec nous. *Tot capita, tot sensus.* Ce proverbe dont l'expérience journaliere prouve si clairement la vérité, devrait nous rendre plus circonspects dans nos jugemens sur les usages des Nations. La raison, le bon sens nous apprennent à ne condamner que ceux où l'humanité trouve des désavantages réels, qui tendent à sa destruction, ou ceux dont la Nature a lieu de se plaindre. Hé parmi nous combien n'en trouve-t-on pas qui la heurtent de front?

Dans la plûpart des cantons du vaste Continent de l'Amérique, les naturels du pays ont, suivant nous,

des travers d'esprit, d'inclination & de conduite. Mais si nous étions assez dénués d'orgueil, assez dépouillés de prévention pour nous rendre justice, ne trouverions-nous pas, que très-souvent nous agissons plus mal, & raisonnons aussi peu conséquemment qu'eux? des réflexions un peu moins intéressées de notre part, n'en seroient que plus philosophiques; nous verrions les objets dans leur véritable point de vûe, & nous les estimerions ce qu'ils valent. Aveuglés par le préjugé, le nom seul de *Sauvage*, nous présente l'idée d'un homme dur, brutal, inhumain, & tel que Mr. de P. nous l'a dépeint d'après sa prévention. Mais s'il en avoit fait le portrait d'après nature, il nous l'auroit présenté comme un homme qui ne connoissant presque aucun excès, ne connoît presque aucune des maladies qui en sont une suite, & portent jusqu'à l'esprit la

foiblesse qu'elles donnent au corps; comme un homme dont l'esprit sain, calme & tranquille, marche sûrement à la lueur du flambeau de la Nature, & rend son corps déjà bien constitué, fort, vigoureux, robuste; vivant de peu, mais vivant un siècle; parceque endurci de bonne heure au froid & au chaud, il n'est incommodé ni par les injures de l'air, ni par l'intempérie des saisons: comme un homme dont la vigueur du tempérament est le principe d'une constance & d'une fermeté d'ame à l'épreuve de tout; fermeté qu'il a plu à Mr. de P. de métamorphoser en indolence & en lâcheté, qui auroient leur source dans la dégradation physique de l'être des Américains.

Mais ces Sauvages incapables de s'élever dans la prospérité, comme de s'abattre dans l'adversité, sont parvenus naturellement à ce degré de Philosophie, dont les Stoiciens se van-

toient avec si peu de fondement. Ces Philosophes rustiques reçoivent tous les événemens avec la même tranquillité. Qu'on annonce à un pere de famille Américaine que son fils s'est signalé contre les ennemis, il répondra simplement, *voilà qui est bien*. Vient-on lui dire: *vos enfans ont été tués: cela ne vaut rien* dira-t-il sans s'émouvoir, & sans demander comment la chose est arrivée.

Pleins de la droiture que la lumie-re naturelle inspire, ils goutent ce qui est beau, ce qui frappe leur esprit; mais ils ne saisissent pas toujours ce qu'on voudroit leur faire entendre, soit parceque ignorant le génie de leur langue, on le leur explique mal, soit parcequ'il répugne à des préjugés anciens, dont notre propre expérience prouve qu'il n'est pas aisé de se défaire.

Le Baron de la Hontan prête aux Indiens du Canada, & beaucoup

d'Auteurs rapportent des autres Peuples du nouveau Monde, des raisonnemens si justes & si abstraits sur l'Etre souverain, sous le nom du *grand Esprit*, qu'on les diroit puisés dans les écrits des Philosophes.

Mais enfin quoiqu'ils n'ayent ni culte, ni religion, ils disent que ce grand esprit contient tout, qu'il agit en tout, que tout ce qu'on voit, tout ce qu'on connoit est lui, qu'il subsiste sans bornes, sans limites, sans figures; ce qui fait qu'ils le trouvent en tout, & lui rendent hommage en tout.

Ces raisonnemens que l'on trouve fréquemment dans le recueil des voyages de l'Abbé Prevôt, sont-ils ceux de gens hébétés & stupides? Les Brachmannes des Indes raisonnent à peu près dans le même goût. Apollonius de Thyane fut autrefois chez eux, pour s'instruire de la philosophie.

Non

Non je ne ſçaurois me perſuader que Mr. de P. eût lu attentivement les Auteurs qui ont écrit ſur le nouveau Continent, lorsqu'il nous en a tracé un portrait ſi différent de celui que j'en ai tiré. Comment n'y a-t-il pas vû que la Louiſianne, la Virginie &c. jouiſſent du plus beau Climat du Monde; (g) que tout y vient dans une abondance étonnante, comme dans le Chili, même ſans le ſécours d'une pénible industrie; que le divertiffement ſeul des naturels du pays ſuffiſoit pour ſupléer à leurs beſoins, lorsque la douce tranquillité dans laquelle ils paſſoient leurs jours, fut troublée par l'arrivée des Eſpagnols & des Anglois, qui apprirent à ces Peuples ce que peut l'avarice & la cupidité, & les firent paſſer de l'âge d'or à l'âge de fer? Il y auroit vû que la Nature n'a pas moins

(g) Diſſertation de Guedeſville, Tom. VI. p. 91.
& ſuivantes.

favorisé les hommes qui habitent ces beaux Climats; puisqu'en général, ils sont droits & bien proportionnés, ont les bras & les jambes d'une tournure merveilleuse & n'ont pas la moindre imperfection sur le corps; que presque toutes les femmes y sont d'une grande beauté; qu'elles ont une taille fine, des traits délicats, & ne manquent d'autres charmes à nos yeux, que de ceux du teint; qu'elles sont pleines d'esprit, toujours gayer, de bonne humeur, & que leur rire a même beaucoup d'agrémens.

Pour donner enfin des Peuples de l'Amérique une idée telle qu'on doit se la former, je croirois sans partialité qu'à beaucoup d'égards, ils sont plus hommes que nous dans toutes leurs manieres dignes de la simplicité primitive du vieux tems; qu'ils ne sont sauvages, suivant la rigueur du terme, que dans notre imagination &

relativement aux préjuges des peuples ambitieux, avares, adonnés au luxe & à la mollesse, & que la misere ou les soucis poignent au milieu de leur prétenduë abondance.

Lorsque j'entre dans les tabagies, Angloises, Hollandoises, Flamandes, ou dans les Musicaux Allemands, Danois ou Suédois, il me semble être transporté dans un Carbet de Caraïbes, ou de Sauvages du Canada. La différence que j'y trouve, est à l'avantage de ces derniers. Avec un ame calme & un esprit tranquille, qui leur donne à la vérité un air oisif, phlegmatique, & sérieux; ils fument paisiblement leur calumet; mais on y lit en même tems l'affection mutuelle qui les rassemble, la satisfaction qu'ils éprouvent de se voir réunis.

Dans les tabagies de notre Continent on voit des gens assemblés pour passer des journées entières appuyés

nonchalamment sur le bout d'une table couverte de vases pleins de thé ou de bière, ou retirés dans un coin le verre à la main, la pipe à la bouche; regardant les autres avec des sourcils rabatus, les étudiant dans un morne silence, examinant jusqu'à leurs moindres gestes, avec des yeux obscurcis par les vapeurs noires de la bière & de la mélancolie, & qui ne s'ouvrent que pour manifester la défiance qu'ils ont de leurs voisins, avec les soucis & les inquiétudes de l'intérêt & de l'ambition. Si la joye & le plaisir s'y rencontrent quelquefois, ils n'y sont amenés que par l'yvresse, qui alors en bannit la raison, pour y introduire la discorde, les querelles, & toutes leurs funestes suites. Voilà cependant ces Peuples civilisés. Hé, qui des Américains ou de nous mérite à plus juste titre le nom de Sauvages?

Il ne me seroit pas plus difficile de justifier l'Amérique des fausses assertions de Mr. de P. au sujet des quadrupèdes naturels à ce Continent là, ou qu'on y a transporté du nôtre. Suivant cet Auteur, (h) par un contraste singulier, les Onces, les Tigres & les Lions Américains sont entièrement abatardis, petits, pusillanimes & moins dangereux, mille fois que ceux de l'Asie & de l'Afrique. Les animaux d'origine Européenne y sont devenus rabougris; leur taille s'est dégradée, & ils y ont perdu une partie de leur force, de leur instinct & de leur génie.

Le P. Cataneo n'a pas tout à fait pensé à cet égard, comme Mr. de P. & Mr. Muratori nous assure dans sa petite histoire du Paraguai, que les Tigres y sont plus grands & plus féroces que ceux d'Afrique. Toutes les

(h) Tom. I. p. 3. & 13.

peaux de Tigres que j'ai vûes à Monte Video étoient aussi belles & pour le moins aussi grandes que celles qu'on nous apporte de notre Continent. Quant à ces animaux vivants, je n'y en ai vû qu'un seul, dont le Gouverneur de Monté Video fit présent à Mr. de Bougainville, qui le fit porter à bord de notre Frégate, où l'on fut contraint de le tuer quelques jours après. Il avoit été élevé tout jeune, attaché à la porte de la Cour du Gouvernement; & quoiqu'il n'eut alors que quatre mois au plus, sa hauteur étoit déjà de deux pieds trois pouces. On peut juger de celle qu'il auroit acquise, si on lui eût permis de croître jusqu'à sa grandeur naturelle.

Les Portugais de l'île Ste. Catherine, & ceux de la côte de la terre ferme nous exhortoient à ne pas nous exposer dans l'intérieur des terres, & n'osoient eux-mêmes aller à la chasse

sur la lisière des forêts; parcequ'ils regardent les Onces, les Tigres, les Leopards & les Lions de ce pays-là comme des animaux extrêmement dangereux & cruels. Les Ours de l'Amérique septentrionale loin d'y être rabougris, y sont d'une grandeur effroyable.

Mr. de P. a sans doute confondu les Lions du Brésil, du Paragui, du Mexique & de la Guyanne avec un animal du Pérou & des frontieres du Chili, plus petit, moins fort, moins courageux, & qui n'a pas la figure du Lion; mais auquel les Péruviens ont donné le nom de ce Roi des animaux quadrupèdes, nom qu'on lui a conservé dans les relations qu'on nous a données de ce pays-là.

A l'égard des quadrupèdes qu'on a transportés de notre Continent en Amérique, peut-être la dégradation en a-t-elle atteint quelques uns dans

certaines Cantons, comme il arrive presque à tous ceux que l'on en apporte pour les naturaliser chez nous. Mais Mr. de P. n'a pas moins de tort d'en conclure du particulier au général. J'ai vû au Brésil & sur le rivage de Rio de la Plata, des Taureaux aussi gros & aussi forts que les plus gros de France. Sans doute qu'ils sont ordinairement plus grands; puisque dans le commerce prodigieux que l'on y fait de leurs cuirs, pour les porter en Europe, ceux que l'on appelle *Cuirs verts*, ou non préparés, doivent avoir dix pieds de la tête à la queue, pour être marchands. Les Chèvres & les brebis y sont aussi de la plus grande taille. La race Espagnole des Chiens de chasse y est admirable & y a si peu dégénéré pour le corps, l'instinct & le génie, que les Chiens d'arrêt du Gouverneur de l'île Ste. Catherine étoient hauts comme les plus grands Chiens

qu'en France on appelle Danois, & gros comme des Limiers. Il nous en donna deux de l'âge de trois à quatre mois, qui arrêtoient déjà naturellement, & que Mr. de Bougainville conduisit en France.

Les Chevaux Espagnols qui se sont extrêmement multipliés en Amérique, loin de s'y être abataradis, y ont acquis un degré de bonté si supérieur à ceux d'Espagne même, qu'ils font jusqu'à soixante lieuës de suite, sans prendre aucune nourriture, & font pour l'ordinaire à Buenos-Aires, & à Montevideo, trois jours de suite sans boire ni manger. Ils font malgré cela d'une vigueur, d'une légéreté & d'une allure au dessus de toute imagination. J'en ai rapporté les preuves, dans le journal de mon Voyage aux Iles Malouines, après en avoir été témoin oculaire.

Plus je réfléchis sur l'idée que Mr. de P. s'est efforcé de nous donner de l'Amérique, moins, je la trouve conforme à celle que nous en avons. Cette partie du Globe est depuis sa découverte, le grand, le puissant, le riche ayant des Européens. L'Europe, la moindre partie de la terre dans le partage qu'il a plû aux hommes d'en faire, vise depuis ce tems-là à se dédomager de son peu d'étendue, & de ce qui lui manque, en cherchant ardemment les biens que la Nature lui a refusés, & dont cette mere commune, qui n'aime pas également ses enfans, a été prodigue à certains pays.

En effet, si les Européens pensoient comme Mr. de P., verroit-on cette émulation si vive, si empressée pour aller s'établir en Amérique & y chercher toutes ses productions? La fatigue, les périls, les incommodités, rien ne nous rébute.

Quoique l'avarice & la cupidité aient fait parcourir l'Asie & l'Afrique, ce n'est rien en comparaison de l'Amérique. Depuis qu'on connoit ce vaste Continent, avec quelle ardeur n'a-t-on pas taché de profiter de ses dépouilles? on peut dire sans exagération, qu'il en est venu des richesses immenses dans tous les genres. Il ne pouvoit même arriver aux naturels du pays un plus grand malheur que cette découverte. On ne s'est pas contenté de les dépouiller avec violence, des choses dont ils nous auroient volontiers fait part en échange, on a ôté à quelques uns le plus précieux de tous les biens, la liberté. Pillés, on a encore exercé contre eux des cruautés horribles. Enfin ces pauvres mortels, dont tout le crime étoit d'être nés dépositaires, sans le savoir, des trésors de la Nature, éprouverent les effets les plus criants de l'injustice & de la vio-

lence; parcequ'ils employoient les moyens légitimes pour défendre leurs droits naturels contre l'invasion des usurpateurs. Il ne leur restoit que la qualité d'hommes, falloit-il que Mr. de P. eût encore la cruauté de vouloir les en dépouiller?

Non tout le spécieux de ses raisonnemens ne sçauroit tenir contre la conduite des Européens. Elle prouve plus que tous les argumens; parceque le raisonnement, est toujours en défaut quand l'expérience est contre lui.

Si je m'étois proposé de relever toutes les autres propositions hazardées des réflexions philosophiques de Mr. de P. ces dissertations formeroient un volume presqu'aussi considérable que l'ouvrage même. J'ai de la peine à me persuader, malgré le ton décidé & affirmatif de cet Auteur, qu'il ait pensé & débité de bonne foi tout ce qu'on

y trouve. Dans le délire presque général qui fait mettre au jour tant de paradoxes & de contradictions, Mr. de P. s'est laissé sans doute, emporter à la manie qui regne d'inonder le public de sarcasmes & de déclamations indécentes contre l'état religieux. (i) L'ordre des Bénédictins, ou plutôt les richesses dont ils jouissent avec des titres qu'on ne peut leur contester, ont réveillé la jalousie & l'envie: la cupidité dévorante de ces Déclamateurs ne leur permet pas même de garder des ménagemens, & ne laisse aucune équivoque sur la nature des motifs qui les animent. Ils se montrent à découvert. La soif des richesses les dévore, & leur fait exhâler mille extravagances contre les possesseurs des biens des Abbayes, qu'ils seroient charmés de s'approprier. On diroit à les enten-

(i) Recherches philosophiques sur les Américains
Tom. II. p. 324.

dre parler, que leurs ancêtres n'ont été occupés que du soin de doter des Monasters; & Dieu sçait quels seroient les titres de ces Déclamateurs pour en revendiquer les terres, comme un bien de famille! Mr. de P. connoit bien peu les Bénédictins, puisqu'il leur rend si peu de justice. Trop occupé de son ouvrage, il n'aura lu que des Géographes, ou des relations de Voyageurs, ou absorbé dans ses réflexions trop souvent peu philosophiques, il s'est étourdi au point d'oublier que les Magistrats dans leurs playdoyers, (k) les Ministres d'Etat, (l) tous les Savans, Mr. de Voltaire même, n'ont jamais parlé des Bénédictins, sans faire l'éloge de leur sçience & sans exalter les services qu'ils ont

(k) Mr. Joly de Fleury Avocat général du Parlement de Paris.

(l) Arrêt du Conseil d'Etat & Déclaration du Roi de 1765. & 1766.

rendus & qu'il rendent encore à l'Eglise & à l'Etat. Si Mr. de P. a donc pensé qu'il gagneroit des applaudissemens en se rendant l'Echo des sons bruyants de quelques trompètes méprisables, je laisse à penser le cas qu'il doit faire de ces applaudissemens. S'il rectifie au contraire son erreur à cet égard comme sur tant d'autres, il nous prouvera que ses réflexions sont quelquefois philosophiques.

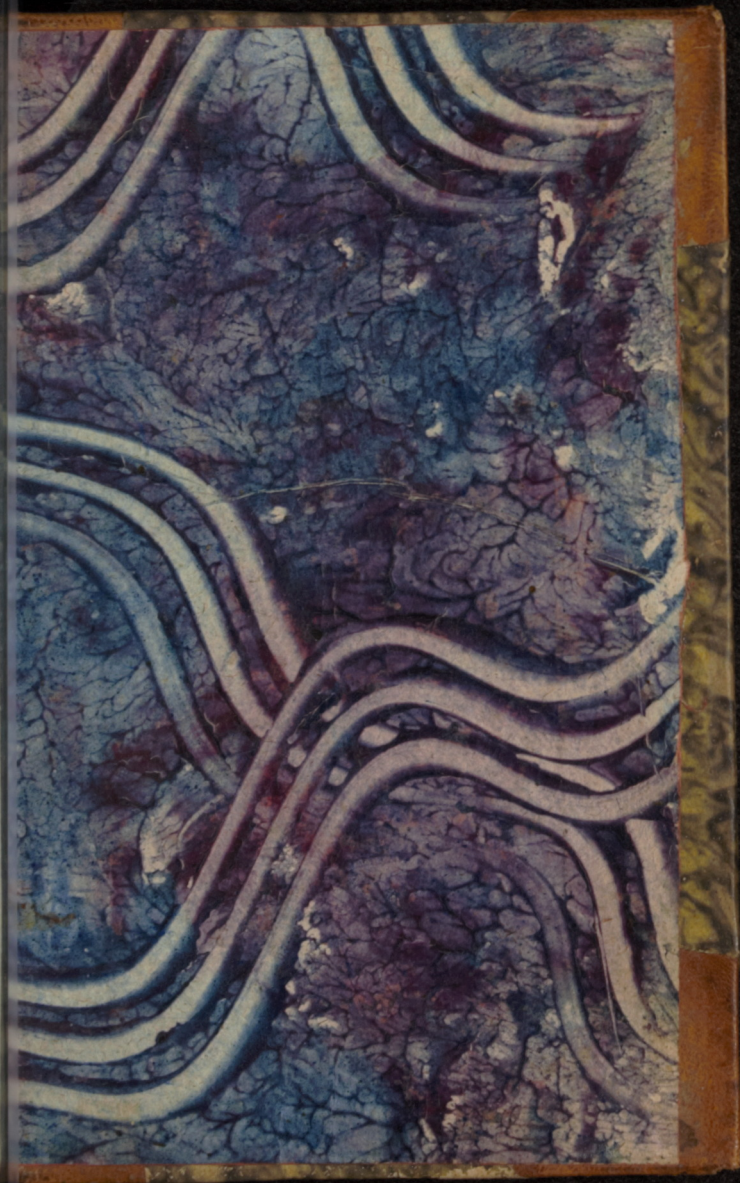
F I N.



Corrections.

- P. 20. l. 1. *de camp*, lisez: des campagnes.
p. 23. l. 20. , mettez un point.
p. 47. l. 13. effacez *les*.
p. 65. l. 6. *grosse*, lisez: grosses.
ibid. l. 14. *trouve*, lisez: trouvés.
p. 83. l. 9. *le*, lisez: la.
p. 87. l. 21. *rien*, lisez: rien.
p. 90. l. 4. *des*, lisez: de.
p. III. l. II. *trouvé*, lisez: trouve.
ibid. l. 12. *n'y avoir*, ajoutez pas.
p. 126. l. 15. *aux*: substituez une.
p. 127. l. 8. *fondre*, lisez: fendre.
p. 145. l. 8. *doit*, lisez: doive.
p. 147. l. 15. *préjuges*, lisez: préjugés.
p. 150. l. 10. *frond*, lisez: front.
p. 153. l. 6. *naissances*, lisez: naissance.
p. 186. l. 3. *leurs vies*, lisez: leur vie.
p. 205. l. dern. *les grands*, lisez: chez les
grands.

J. h. p. 209







RIQUE. 239

& la cupidité
e & l'Afrique,
son de l'Amé-
noit ce vaste
rdeur n'a-t-on
e ses dépouil-
exagération,
effes immen-
Il ne pou-
aturels du pays
que cette dé-
as contenté de
nce, des cho-
ent volontiers
a ôté à quel-
x de tous les
s, on a enco-
cruautés horri-
mortels, dont
e nés depofi-
des trésors de
les effets les
& de la vio-